

**P O R T F O L I O
C A R O L I N E
L A F A R G U E**

caroline.lafargue7@gmail.com - 06.48.14.43.89



Dépêches

Reportages



Enquêtes

Portraits



En ligne



**Radio Télévision
Suisse**

**Dans la presse
traditionnelle**



**nouvelle
calédonie**



ÉCONOMIE / POLITIQUE

1. Australie: l'économie et l'environnement, enjeux des élections législatives ([article web / RFI](#))
2. En Australie, les réfugiés ne sont pas aimés ([article web/ France Info](#))
3. Queensland Nickel: la chasse aux dettes est ouverte ([article web/ Nouvelle-Calédonie 1ère](#))
4. Yap: l'exemple classique des manuels d'économie ([article web/ Nouvelle-Calédonie 1ère](#))

SOCIÉTÉ / FAITS DIVERS

5. Initiation en Australie: enquête sur les backpackers français ([grand format / Long Cours](#))
6. 11 Novembre: l'Australie rend hommage aux «diggers» morts au front ([reportage web / RFI](#))
7. Hippisme: mesure et démesure de la Melbourne Cup ([article web/ Nouvelle-Calédonie 1ère](#))
8. Mais qui a tué Nouilles? ([enquête / Long Cours](#))

ENVIRONNEMENT

9. Ondes électromagnétiques, ondes maléfiques? ([article web / RFI](#))
10. Marita Davies, la maison mer ([article / Terra Eco](#))
11. Australie: les écoliers font grève pour le climat ([article web / RFI](#))
12. Australie: le dingo, sauveur de l'environnement ([article web/ Nouvelle-Calédonie 1ère](#))

CULTURE / ARTS ET MÉTIERS

13. Christophe Le Tahitien, compagnon menuisier ([article web / RFI](#))
14. Le second souffle des boules de Noël ([article web / RFI](#))
15. Banksy: le roi de l'art de la rue prend ses quartiers à Melbourne ([article web/ Nouvelle-Calédonie 1ère](#))
16. « Cleverman » invente le super-héros aborigène ([article web/ Nouvelle-Calédonie 1ère](#))

SPORTS

17. Le coming-out très mercantile du nageur Ian Thorpe ([article web/ RFI](#))
18. Haltérophilie: 1ère médaille olympique pour le Samoa ([article web/ Nouvelle-Calédonie 1ère](#))

[🏠](#) / [Asie-Pacifique](#)

AUSTRALIE

Australie: l'économie et l'environnement, enjeux des élections législatives



Publié le : 15/04/2019 - 10:12



Le Premier ministre australien Scott Morrison, le 14 avril 2019. AUSTRALIAN PRIME MINISTER'S OFFICE / AFP

Texte par : [Caroline Lafargue](#) ⌚ 4 mn

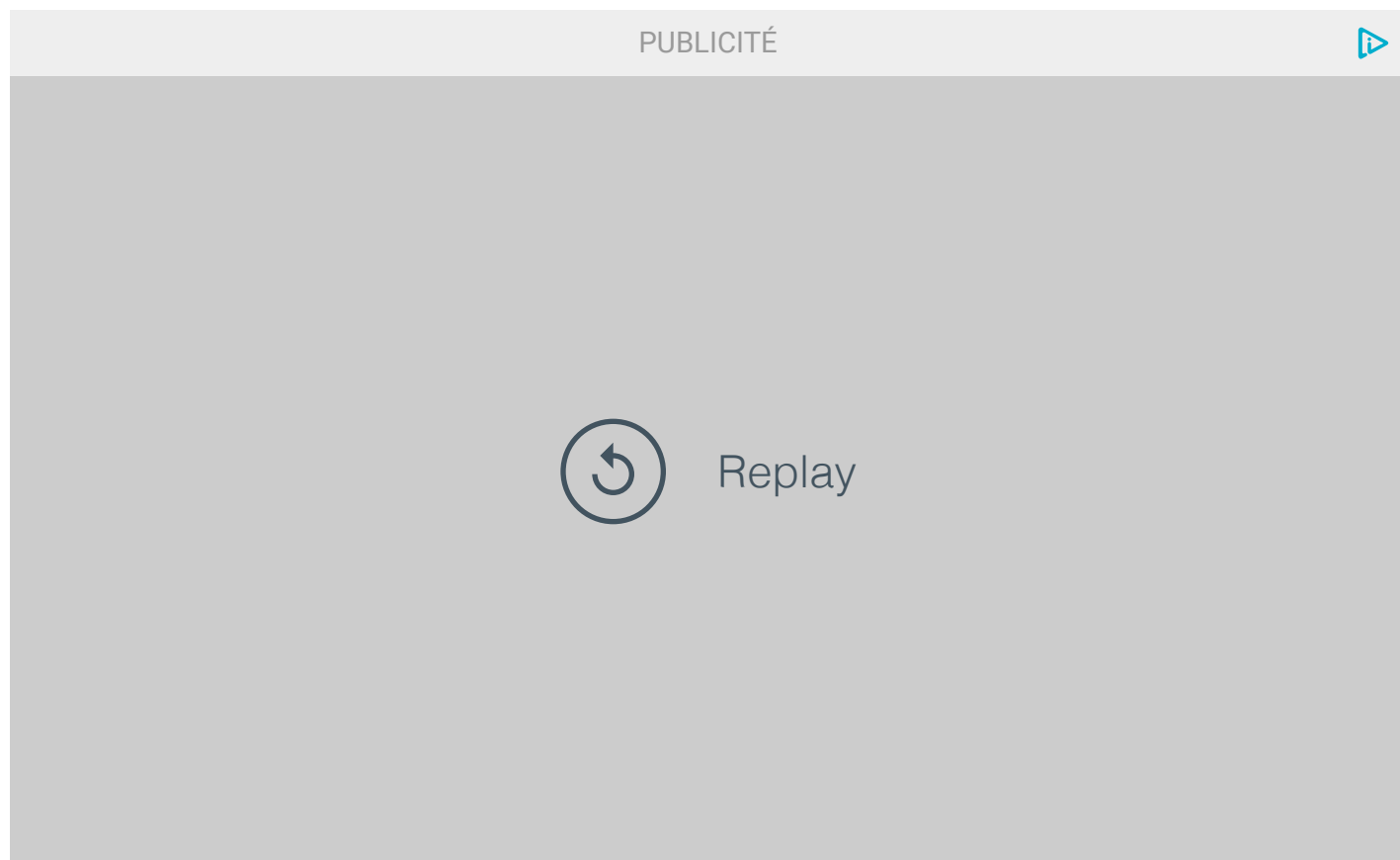
L'Australie se rendra aux urnes le 18 mai 2019 pour renouveler son Parlement, lequel choisira le nouveau Premier ministre. Après 5 ans et demi de gouvernements libéraux, les sondages promettent une courte victoire à l'opposition travailliste menée par Bill Shorten face au Premier ministre sortant Scott Morrison. Les Australiens sont en effet las des dissensions au sein du parti libéral, et des changements fréquents de gouvernement.

De notre correspondante à Melbourne,

La politique étrangère et la relation avec la Chine inquiètent fortement les élites australiennes mais les candidats axent cette campagne électorale exclusivement sur les affaires intérieures. Dans un contexte économique au beau fixe ou presque, l'Australie est dans sa 29e année de croissance ininterrompue, avec un taux de chômage très bas de 5%, entre autres grâce au boom de la construction et bien sûr aux matières premières, charbon en tête. Le gouvernement libéral sortant de **Scott Morrison** aborde donc la campagne avec une carte maîtresse : l'Australie est revenue à l'excédent budgétaire. Les libéraux veulent puiser dans ce trésor pour baisser les impôts des classes moyennes, les travaillistes, eux, offrent des baisses d'impôts aux petits salaires. L'objectif des deux grands partis rivaux étant de relancer la consommation qui donne des signes inquiétants d'essoufflement, à cause de la stagnation des salaires.

Les politiques et l'effet Christchurch

Un thème est absent de la campagne électorale australienne pour le moment : c'est l'immigration. A chaque élection, le parti libéral, de droite, mais également parfois le parti travailliste, de centre gauche, agite la menace d'une invasion migratoire. Mais cette année même le parti libéral reste discret sur la question. C'est l'effet Christchurch : la tuerie perpétrée par le terroriste blanc australien dans les mosquées néo-zélandaises force Scott Morrison à marcher sur des œufs : difficile d'exploiter la peur de l'immigration musulmane en Australie, sous peine de perdre des électeurs.



Prise de conscience des Australiens sur le climat

La lutte contre le dérèglement climatique revêt une importance particulière dans cette campagne après un été austral marqué par des records de chaleur et de terribles sécheresses. Et logiquement donc, d'après une récente étude d'opinion, les Australiens n'ont jamais été aussi inquiets du dérèglement climatique alors que parallèlement, les émissions de CO2 augmentent en Australie, atteignant un niveau record en 2018. Malgré cela, les libéraux sortants continuent à chanter les louanges du charbon, premier produit d'exportation australien. Juste avant le début de la campagne, ils ont ainsi donné leur feu vert au développement d'une méga mine de charbon par **l'Indien Adani**. Par ailleurs, les libéraux assurent quand même le minimum pour le climat: 26% de réductions d'émissions de gaz à effet de serre d'ici 2030 réalisés grâce à l'hydroélectricité et à des subventions aux industries et agriculteurs pour polluer moins. Quant aux travaillistes, eux, ils promettent 45% d'émissions en moins d'ici 2030, toujours grâce aux subventions, mais aussi à des crédits carbone.

L'Australie inquiète des tentatives d'ingérence chinoises

La politique étrangère, elle, intéresse très peu les partis australiens et leurs électeurs. Mais les élites et les médias ne cachent pas leur vive inquiétude. D'après un rapport commandé par le gouvernement en 2018, toutes les institutions politiques australiennes, du Parlement aux simples mairies, sont infiltrées par des agents inféodés au régime chinois, un problème que le nouveau Premier ministre devra affronter car les universitaires australiens prédisent des pressions de Pékin pour obtenir des aménagements de politique intérieure : par exemple, amener l'Australie à retoquer la loi qui interdit les donations étrangères aux partis politiques.

AUSTRALIE

SCOTT MORRISON

en direct du monde

rédaction internationale

🏠 / [replay radio](#) / [En direct du monde](#)

En Australie, les réfugiés ne sont pas aimés

L'Australie mène une politique très restrictive vis-à-vis des réfugiés. Depuis 2012, ils sont interdits d'entrée sur le territoire.



lafargue
franceinfo
Alexis Morel
Caroline Lafargue
Radio France

Mis à jour le 19/09/2016 | 10:27
publié le 19/09/2016 | 08:49



Partager



Twitter



Envoyer

LA NEWSLETTER ACTU

7h30

Nous la préparons pour vous chaque matin

Votre email

OK

France Télévisions utilise votre adresse email afin de vous adresser des newsletters. Pour exercer vos droits, [contactez-nous](#). Pour en savoir plus, [cliquez ici](#).



En Australie, quelle réponse face aux réfugiés ? Depuis 2012, Canberra leur bloque l'accès au pays. Ceux qui arrivent en bateaux sont expulsés des eaux australiennes par la marine, et ceux qui sont passés à travers les mailles du filet ont été placés dans des centres de rétention dans le Pacifique. Cette politique du gouvernement australien suscite la polémique. Ces réfugiés seraient victimes de mauvais traitements. Le Sénat australien vient d'ouvrir une enquête.

En 2012, 2 000 migrants venus entre autres d'Afghanistan, d'Irak, d'Iran ont tenté d'atteindre les eaux australiennes par bateau depuis l'Indonésie. Mais ils sont tombés au mauvais moment. En août 2012, Canberra a décidé de stopper le flux des migrants : aucun réfugié arrivé par bateau ne posera jamais le pied en Australie. Donc ils ont tous été placés en détention dans des centres de rétention à Nauru, une micro-République du Pacifique, et à Manus, en Papouasie Nouvelle-Guinée.

40 à 50% ont obtenu leur statut de réfugiés
Quatre ans après, toutes les demandes d'asiles n'ont pas encore été examinées. Cette politique fait l'objet d'un consensus entre les deux grands partis australiens, mais une minorité de militants et l'ONU la dénoncent régulièrement. Canberra a donc du assouplir les conditions de détention et ouvrir les centres. Depuis plusieurs mois, les migrants peuvent entrer et sortir librement, mais dans les faits, ils sont toujours prisonniers sur leurs îles du Pacifique.

Certains subissent des mauvais traitements
Début août, *The Guardian Australia* a publié plus de 2 000 rapports d'incidents, [les "Nauru Files"](#) : des sortes de mains courantes écrites par des employés du centre et révélées par une source anonyme. Ces rapports détaillent les plaintes des migrants, adultes et enfants, agressés par des gardiens, des Nauruans ou des co-détenus. Voilà pourquoi le ministre australien de l'Immigration, Peter Dutton, a balayé ces rapport et estimé que c'était du *"baratin"*. Selon lui, les migrants veulent se faire passer pour des victimes dans le but d'obtenir, enfin, un visa pour l'Australie.

La commission d'enquête du Sénat australien devra déterminer si il y a eu négligence. Elle a pu être mise en place grâce au vote de l'opposition travailliste, qui soutient toujours la détention offshore des migrants, mais veut faire la lumière sur ces accusations d'abus.

Autre mission de cette commission sénatoriale : elle doit examiner les mesures prises par le gouvernement pour trouver un pays tiers pour accueillir ces 2 000 réfugiés. La Nouvelle-Zélande a proposé de les recevoir, mais Canberra refuse, car une fois devenus citoyens néo-zélandais, ils pourraient automatiquement s'installer en Australie, comme le prévoient les accords migratoires entre les deux pays voisins.

A LIRE AUSSI

- **Une prière pour la pluie en Tunisie**
- **En Espagne, un peintre est accusé ne pas réaliser ses tableaux lui-même**
- **Il faut une "loi" européenne pour suivre les messages chiffrés des terroristes, selon les ministres de l'Intérieur français et allemand**
- **Un campement de plus de 2 000 migrants a été évacué à Paris**
- **Accueil des migrants : le village d'Allex dans la Drôme se déchire**
- **Migrants : où vont-ils être accueillis ?**

SUJETS ASSOCIÉS

Migrants

En direct du monde

Monde

Europe

S'ABONNER



Podcast via iTunes



Podcast via RSS



Procès des attentats de janvier 2015 : retour sur les 11 moments marquants d'une audience historique



RECIT. Printemps arabes : il y a dix ans, l'immolation de Mohamed Bouazizi déclenchait une révolution en Tunisie



Parties d'échecs, prouesses, contexte historique... La série phénomène "Le Jeu de la Dame" est-elle réaliste ?



Covid-19 : quatre questions sur la nouvelle variante du virus observée au Royaume-Uni



Affaire Grégory : en quoi consiste la stylométrie, cette technique d'analyse de l'écriture qui a permis de relancer l'enquête ?



Paul McCartney sort un nouvel album : quatre choses à savoir sur "McCartney III"

Queensland Nickel: la chasse aux dettes est ouverte

monde



©AAP



Vendredi matin les créanciers de Queensland Nickel ont voté à l'unanimité pour la liquidation de l'entreprise. En l'absence de Clive Palmer.

Nadine Goapana avec Caroline Lafargue (ABC radio) • Publié le 22 avril 2016 à 17h21

La raffinerie de nickel de Queensland Nickel à Yabulu, près de Townsville, pourrait ne jamais rouvrir ses portes. Clive Palmer était absent lors de cette assemblée générale, alors qu'il est l'un des créanciers de Queensland Nickel. Le magnat minier est un cas particulier : il est à la fois *propriétaire, créancier et débiteur* de la raffinerie.

Il lui est arrivé de renflouer Queensland Nickel sur ses fonds personnels, mais il est aussi accusé de s'être servi dans les caisses de la compagnie pour financer ses autres entreprises : un complexe touristique, sa collection de voitures anciennes, ou encore, son parti politique. Il aurait aussi puisé 15 millions de dollars australiens pour son usage personnel.



©ABC radio

Pour les autres créanciers de Queensland Nickel, l'assemblée générale de vendredi matin a marqué une étape douce et amère. Grâce à la liquidation, ils pourront enfin poursuivre en justice l'entreprise pour qu'elle paie ses 300 millions de dollars de dettes. Mais le processus pourrait prendre des années. Lors de l'assemblée générale, les créanciers ont choisi l'ancien administrateur judiciaire, FTI Consulting, comme liquidateur. Il sera chargé de recouvrir l'argent des créanciers , parmi eux :

- des mineurs de nickel,
- une société de transport ferroviaire,
- et les 792 ex-employés de la raffinerie, licenciés en deux vagues, l'une en janvier, l'autre en mars.

L'état fédéral sur les rangs: deux liquidateurs au lieu d'un seul

En parallèle, le gouvernement fédéral compte aider les anciens salariés. Il leur versera 68 des 74 millions d'indemnités de licenciement qui leur sont dues

Mais **la ministre de l'Emploi, Michaela Cash**, a juré de récupérer cette somme. Elle saisira les juges compétents afin de nommer un liquidateur judiciaire spécial, chargé de recouvrir l'argent des contribuables australiens. Mais les créanciers n'en veulent pas, parce que ce sont eux qui devront vraisemblablement payer les services du liquidateur. « *Nous ne savons toujours pas qui va payer ce deuxième liquidateur - le gouvernement fédéral ou les actifs, le patrimoine de Queensland Nickel?* », se demande **l'administrateur judiciaire John Park**.

La dépollution de la raffinerie est toujours en suspens

A l'occaion de cette réunion des créanciers, le projet de reprise de Queensland Nickel par des anciens salariés et un certain nombre d'autres investisseurs, a été définitivement enterré. **Motif**: le gouvernement du Queensland veut faire passer des lois environnementales très strictes. Il pourrait forcer les industriels à payer la facture de la réhabilitation de leurs sites pollués, si nécessaire en les attaquant en justice. Or il y a des millions de tonnes de boues toxiques dans les bassins de résidus de la raffinerie de Queensland Nickel. Le coût de la dépollution est évalué à 93 millions de dollars australiens.

Les Outre-mer en continu



Accéder au live >

À la une

-
- économie** • Province Nord : 35,2 milliards pour le budget primitif 2021
-
- économie** • Le budget primitif 2021 de la province Sud en baisse de 8% comparé à 2020
-
- société** • Baccalauréat : 2430 lycéens reçus au premier tour

Voir plus d'info >

Thématiques associées

- australie
- monde

Alex ajuste son bavoir équipé d'une gouttière, pour les miettes fugitives. Attablé à ses côtés, le plus gros mangeur de tourtes aux cerises de l'année dernière, redoutable concurrent à la stature de surfeur, s'assure de la fixité de sa queue-de-cheval. Un coup de vent malvenu pourrait lui cacher la vue et le freiner dans son effort.

En ce week-end estival, la petite ville rurale de Young, à trois cents kilomètres au sud-ouest de Sydney, célèbre son alpha et oméga, cette sphère rebondie et écarlate qui recouvre tous ses vergers : la cerise. Acmé du festival, le concours de vitesse d'ingestion de tourtes aux cerises réunit dix concurrents et une foule dix fois plus nombreuse, assise en tailleur sur la pelouse devant la gare désaffectée. Au premier rang, les supporters hurlent à Alex un dernier conseil : « N'oublie pas de malaxer chaque bouchée avant de manger, ça passera mieux ! » Au comble de l'excitation, le maire, rubicond, actionne la corne de brume. Le premier qui aura englouti deux tourtes à la cerise recevra cent dollars¹. Dans l'assistance, les cris d'encouragement cohabitent à égalité en français et en anglais. Le vainqueur sortant a déjà avalé une première tourte, Alex le talonne d'une bouchée, mais les autres concurrents ont décroché. En plein sprint, Alex force la nourriture dans sa bouche et réprime un haut-le-cœur. Aussitôt, il se lève, poings levés, les joues encore pleines, en même temps que le mangeur-surfeur. Alex saisit sans sommation le micro du maire et remercie

INITIATION EN AUSTRALIE

L'île-continent attire de plus en plus de jeunes Français, grâce aux facilités d'obtention du visa vacances-travail. Mais une fois au bout du monde, la plupart déchantent en découvrant les **conditions de travail** réservées aux étrangers. Certains se livrent au vol... Et d'autres espèrent un numéro gagnant à la loterie de l'immigration australienne.
par Caroline Lafargue

1. Cent dollars australiens, soit soixante-cinq euros.

le public pour son soutien, dans un anglais très embryonnaire : « *Give me money. Thank you, Young!* » Las, l'Australien, lui, avait déjà avalé sa dernière bouchée et mérite donc la victoire. Dépit, les deux mains sur son estomac gonflé, Alex revient vers ses compagnons de voyage. « J'y crois pas, je viens de perdre cent dollars ! »

Pourtant ce grand gaillard au crâne rasé n'est pas dans le besoin. Il fait partie du groupe des Frenchies qui s'en sortent mieux que bien dans la capitale australienne de la cerise. Débarqué de Normandie il y a un mois et demi, ce moniteur de jet-ski de vingt-sept ans s'est improvisé « coiffeur de vigne », aux côtés de Jef, vingt-cinq ans, vendeur chez Leroy Merlin, et de Bastien, vingt-six ans, développeur Web parisien, victime d'un licenciement économique. « J'aurais pu retrouver du boulot à Paris, mais c'était le moment rêvé pour partir à l'aventure », s'empresse-t-il d'ajouter, sentant déjà monter en moi une question sur cette France déclinante qui n'aime pas ses enfants et les jette sur les chemins de l'émigration.

Comme tous les jeunes *backpackers* (routards) étrangers, les trois amis se sont rencontrés dans une auberge de jeunesse de Sydney, point d'entrée sur l'île-continent, gare de triage et matrice de conquêtes professionnelles, où les classes sociales se dissolvent rapidement pour n'en former plus qu'une : celle du travailleur étranger itinérant. Comme tous les jeunes *backpackers* étrangers, Bastien, Alex et Jef ont choisi l'Australie pour apprendre l'anglais sous le soleil, convaincus par son accueil débonnaire : le bout du monde est à la portée de deux simples clics pour tout ressortissant français âgé de dix-huit à trente ans. Le robot du département de l'Immi-

Le bout du monde est à la portée de deux simples clics pour tout ressortissant français âgé de dix-huit à trente ans. Le robot du département de l'Immigration australienne valide votre visa vacances-travail en moins de vingt-quatre heures, le plus souvent, en tout cas en moins de six jours

gration australienne valide votre visa vacances-travail en moins de vingt-quatre heures, le plus souvent, en tout cas en moins de six jours. Dans sa grande générosité, le gouvernement australien vous permet même de travailler pour financer vos pérégrinations, à raison de six mois maximum chez le même employeur. Un merveilleux moyen, pour l'économie australienne, de combler ses besoins de main-d'œuvre et d'assurer les emplois dont les Australiens ne veulent pas – serveur, manutentionnaire, travailleur agricole, etc. –, et ce plus encore dans le bush lointain qu'en ville. Vingt-huit autres pays ont des accords similaires avec l'Australie. Parmi ces travailleurs itinérants, en cinquième position derrière les Anglais, les Taïwanais, les Sud-Coréens et les Allemands, 24 800 Français, un chiffre en augmentation de plus de 23 % par rapport à 2011-2012, et de 53 % depuis le début de la crise financière et économique fin 2008.

« De France, on a tous entendu que l'Australie, c'était l'eldorado. On connaît tous quelqu'un qui y vit ou y a vécu. Et comme je voulais passer l'hiver au soleil, je suis parti sur un coup de tête », explique Alex. Depuis 2005, les jeunes étrangers peuvent renouveler d'un an leur visa vacances-travail, à condition qu'ils travaillent aux champs pendant trois mois. « On fait nos quatre-vingt-huit jours de travaux agricoles au début de notre séjour, comme ça on se sécurise un deuxième visa et après on pourra voyager un peu dans le pays », explique Bastien, alors que nous arrivons devant leurs tentes à double auvent, disposées en L autour d'une grande table, d'un barbecue au gaz et même d'une petite sono pour faire home cinéma le dimanche après-midi. Depuis trois semaines, Alex, Bastien et Jef

mettent en terre de jeunes plants, enfoncent des poteaux à coups de maillet et taillent les vignes de syrah du domaine Chalkers Crossing. Un coup de chance, facilité par des connaissances. « Nous, on gagne vingt dollars de l'heure. Notre coin de pelouse, c'est le quartier bourge du camping », ironise Alex en s'asseyant. Son bermuda ainsi remonté dévoile un tatouage récent : une pin-up kangourou, fourrure au vent, met les gaz sur une Harley-Davidson, un drapeau australien noué en foulard sur la tête. En à peine deux mois de séjour, le rêve australien d'Alex le bourgeois a déjà pris chair.

« **B**on, c'est sûr, Young, ce n'est pas le plus joli coin d'Australie », commente Jef, qui a quitté la France par désintérêt total pour Leroy Merlin. On est loin de l'époustouflante baie de Sydney, de la faune bigarrée de la Grande Barrière de corail et de la solitude spirituelle des plaines rouges du Centre. Tout de même, à Young la bande a déjà vécu l'émotion du premier kangourou, coincé dans un barbelé, que Jef a libéré avec son sécateur de coiffeur de vigne. La petite bourgade aux bâtiments de brique est posée sur un vallonement de vergers et de champs de blé difficilement distinguables des prairies teintées en blond platine par le soleil implacable, sur lesquelles paissent les silhouettes stylisées des vaches noires. Bienvenue à « Frenchville ».

Depuis l'ouverture des visas vacances-travail en février 2004, Young la bien nommée est devenue la capitale des backpackers français. Une promotion qui doit beaucoup à la langue ou, plutôt, à sa non-maîtrise. Quelques ouvriers de voie ont découvert cette région agricole avide de main-d'œuvre il y a quelques années. Ils ont fait

circuler les adresses des producteurs de cerises dans les auberges de jeunesse, où les jeunes Français fraîchement débarqués peinent à comprendre les annonces d'emploi en anglais et redoutent l'exercice périlleux de l'entretien téléphonique avec un possible employeur. Comble du confort, devant l'affluence, l'office du tourisme a créé une page en français pour aiguiller les candidats à la cueillette. Las, l'aubaine de Young s'est transformée en voie de garage. Aymeric, ostréiculteur, et Loïc et Amaury, mécaniciens, en savent quelque chose. Dès Sydney, ce trio du cap d'Agde s'est agrégé à la bande d'Alex, Bastien et Jef. « Ceux qui sont dans la cerise, ils galèrent », souligne Aymeric, occupé à distribuer des canettes de Jack Daniel's au groupe affalé, torse nu, sous un soleil mordant. « On fête les vingt-deux ans de Loïc aujourd'hui, on se permet un petit écart », justifie-t-il, captant mon regard surpris.

Avant de se retrouver eux aussi dans la vigne, les trois Agathois ont d'abord passé quatre jours à faire le pied de grue dès sept heures du matin devant le bureau de VERTO, l'agence de recrutement qui officie à Young pour les producteurs de cerises. Dans l'incertitude sur leurs finances, ils dormaient encore dans leur 4 x 4, jusqu'au jour où, la météo et le degré de maturation des cerisiers aidant, ils se sont retrouvés dans les arbres de Tom Eastlake, patron des vergers Fairfield. Contrairement aux autres producteurs de cerises, il n'est pas très regardant sur la nationalité de sa main-d'œuvre, bien que la supériorité des Asiatiques, quatre fois plus rapides, fasse consensus. Il compense par la quantité, en embauchant, au rabais, beaucoup de backpackers français. Si bien qu'au bout de quatre jours Aymeric, peinant à trouver un

cerisier inoccupé, a entrepris de cueillir les cerises d'un arbre qui n'avait pas été identifié comme suffisamment mature, et s'est fait remercier sur-le-champ. Ses deux amis l'ont suivi, peu motivés par les onze dollars la caisse. « On a gagné trente-six dollars chacun, en quatre jours », s'indigne Aymeric.

« **Après on s'étonne** qu'il y ait du *French shopping*. Mais t'as vu comment elle est chère la vie ici ? Nécessité fait loi, on est révolutionnaires, c'est notre côté *Marseillaise* », intervient Alex. Le *French shopping* – littéralement : « faire les courses à la française » – est passé tout récemment dans le vocabulaire australien pour désigner le vol. Une discipline très largement pratiquée, de leur propre aveu, par les backpackers français. À ce rythme, le *French shopping* entrera bientôt dans le dictionnaire australien *Macquarie*, indigne successeur de nos plus beaux exports linguistiques, le *French kiss* et les *French fries* (les frites). Tenez, ces tentes à double toit devant lesquelles nous buvons du Jack Daniel's, elles aussi ont passé les caisses « à la française ». Dans le rayon désert d'un supermarché, la bande d'Alex a discrètement interverti deux étiquettes, faisant miraculeusement baisser le prix des tentes de quatre cents à cent dollars. Mais les garçons affirment ne s'être livrés qu'une fois à ce tour de passe-passe, et encore de manière préventive, avant la rassurante sécurité de l'emploi dans les vignes. D'autres moins scrupuleux se sont illustrés ici, au camping. Il y a quelques semaines, un groupe de backpackers français a laissé une ardoise de trois cent soixante dollars. « La police est venue me voir, et m'a dit de virer tous les Français. Les pensionnaires australiens de mes caravanes me le demandent aussi, mais je résiste, je ne vois pas pourquoi les bons Français

devraient pâtir du mauvais comportement de quelques-uns », affirme Karen, la propriétaire des lieux, une matrone à la poitrine bondissante, surmontée de cheveux rouges. Elle est venue nous rejoindre pour boire à la santé de Loïc, son préféré, qui ne rate pas une occasion de lui lancer un « *I love you Karen* » mi-sincère, mi-ironique. Les garçons sont bien conscients qu'ils ont une réputation à défendre et travaillent au corps l'amitié franco-australienne. Karen a racheté le camping il y a à peine trois mois à un couple d'Australiens qui refusait carrément les visiteurs français.

En Australie, les incivilités répétitives d'une certaine proportion de Français choquent profondément. À tel point que les professionnels du tourisme du Pilbara, une région sauvage et isolée d'Australie-Occidentale, menacent sérieusement de faire pression sur le gouvernement australien pour qu'il impose des quotas sur les visas vacances-travail accordés aux Français, si le *French shopping* ne cesse pas d'ici la fin 2014. Une perspective humiliante qui a décidé Éric Berti, le consul général de France en Australie, à diffuser en mai 2013 une lettre ouverte aux Français d'Australie, leur demandant de faire la leçon aux jeunes backpackers qu'ils pourraient rencontrer, et dont les inhibitions sautent devant la difficulté de trouver un travail bien payé.

Face à la trentaine de backpackers français arrivés au camping pour célébrer les vingt-deux ans de Loïc, je remets courageusement au lendemain ma leçon de morale. À la tombée de la nuit, Aymeric débranche le projecteur perché dans l'arbre voisin. Le groupe chante pendant que Loïc souffle ses bougies et ouvre son cadeau : une épaule d'agneau (crue) mari-

**Tous les matins
à l'aube,
Nicolas continue
de converger
avec les autres
saisonniers
vers le lieu
d'appel où
le contremaître
agricole attribue
un coin
de verger
à chaque
matricule.
« Ensuite,
on court tous
pour avoir
les meilleurs
arbres,
bien chargés
de cerises »**

née aux fines herbes, son plat préféré. La vigne a beau porter ses fruits, le backpacker fait dans le cadeau utile. Les convives rallument une cigarette, et se rassentent où ils peuvent. Ce jeu de chaises musicales redistribue les groupes et place Nicolas sur le banc à côté de moi. « Matricule 161, au rapport », lance-t-il, dans une plaisanterie acide. Ce trentenaire propriétaire d'un camping florissant dans les gorges du Verdon est arrivé en Australie il y a deux mois parce qu'il en avait « assez du climat d'insécurité, d'agressivité latente et de méfiance qui règne en France ». Il n'est pas certain qu'il ait réellement gagné au change en installant sa tente sur le terrain de Tom Eastlake. Nicolas n'a touché que huit cents dollars en quatre semaines. Pour l'instant, son pécule ne lui permet pas de financer un long voyage en Australie vers des cieux plus propices où le travail n'est plus une guerre. Tous les matins à l'aube, Nicolas continue donc de converger avec les autres saisonniers vers le lieu d'appel, où le contremaître agricole attribue un coin de verger à chaque matricule. « Ensuite, on court tous pour avoir les meilleurs arbres, bien chargés de cerises. »

Fort heureusement, les saisonniers n'en viennent pas encore aux poings, mais des combines tordues sont nées sous les drupes. La plus classique étant d'échanger l'étiquette d'une caisse pas entièrement remplie de cerises contre celle d'une caisse gorgée de fruits. L'étiquette portant votre matricule, vous vous attribuez ainsi le (meilleur) travail du voisin, vu que tout est payé au poids. Le maître des lieux, qui refuse toute interview, n'est pas pour rien dans cette compétition féroce au pied de ses cerisiers : « Il n'y a que vingt échelles pour cent cinq cueilleurs, donc tous les jours je perds une heure à me trouver une échelle libre. Et si tu râles,

il y a des centaines de backpackers français qui attendent de pouvoir te remplacer. Ils nous traitent comme des Roumains », dénonce Nicolas. L'irruption de Karen, la propriétaire, interrompt sa diatribe. Il est vingt-deux heures, l'heure du couvre-feu a sonné. Les Français prouvent qu'ils sont capables de discipline et s'égaillent bruyamment dans la ruelle, pour poursuivre la fête sur le parking d'Aldi.

Rentrée sous ma tente en prévision de la longue route qui m'attend demain, je m'endors en moulinant ces mots qui claquent : les Français, ces « Roumains d'Australie ». Est-il besoin de préciser que l'expression un tantinet misérabiliste ne rend pas justice aux centaines d'Australiens qui, chaque jour, prennent des backpackers en stop, les aiguillent vers de potentiels employeurs, ou à ces agriculteurs qui n'hésitent pas à gonfler artificiellement le nombre de jours travaillés dans leurs champs pour permettre aux backpackers d'atteindre les quatre-vingt-huit jours nécessaires au renouvellement de leur visa ?

Seulement les chiffres sont têtus. En moyenne, deux cent mille backpackers étrangers circulent sur l'île-continent au volant de leurs vieux vans rafistolés. La capacité d'absorption de la société australienne a atteint le seuil critique où le backpacker est devenu un produit comme un autre, un marché lucratif dans lequel s'engouffrent des exploiters de tout poil.

De retour à Melbourne, dans le confort du toit-terrasse de L'Européen, j'apprends ainsi, entre deux gorgées de « champagne australien », que le statut de travailleur roumain est une vaste plaisanterie. Il y a pire : la travailleuse afghane. « Tu connais Kaboul ? » Ka-quoi ? Hilare, Charlotte se renverse dans le canapé, en battant des jambes comme une petite fille. Au milieu

**En moyenne,
deux cent mille
backpackers
(routards)
étrangers
circulent sur
l'île-continent
au volant
de leurs vieux
vans rafistolés.
La capacité
d'absorption
de la société
australienne
a atteint
le seuil critique**

de ce parterre d'immeubles en verre, alignement de boîtes qui donne au centre de Melbourne une apparence aseptisée, l'évocation de la capitale afghane me fait l'effet d'une bombe. Un quart de seconde plus tard, la visualisation de ce mystérieux Kaboul la fait se rasseoir, brusquement rembrunie. En un coup de reins, Charlotte ramène ses jambes sous elle, dans une posture semi-allongée digne de Mme Récamier. L'opération, d'un naturel consommé, dénote le talent de comédienne de Charlotte, sa profession première, avant celle de travailleuse itinérante.

Je veux dire Caboolture. On abrège, on dit Cabool », précise cette backpackeuse vétérane de trente-deux ans, qui est à deux mois de la fin de son deuxième visa vacances-travail. Il s'agit donc d'une bourgade de 37 000 habitants, à cinquante kilomètres au nord de Brisbane, dans le Queensland. En kabi, la langue aborigène locale, Caboolture veut dire la « maison du python tapis ». Pour quiconque, à l'instar de certains psychanalystes, aime à trouver du sens dans les symboles des noms, le double avertissement de Kaboul et du python tapis semblait pourtant clair. Nullement effarouchée, Charlotte a quitté il y a un an ses champs de haricots et de petits pois du Victoria, qui ne rapportaient pas gros – neuf dollars de l'heure en moyenne, à raison de onze heures par jour, sept jours sur sept. Le genre de régime qui vous fait croire dur comme fer aux annonces les plus prometteuses. Une fois sur place, à Caboolture, le travail agricole payé vingt dollars de l'heure avec offre d'hébergement s'est transformé en cauchemar éveillé. Le maître des lieux, un serpent de la pire espèce, « loge » Charlotte

dans un garage pour lequel il exige immédiatement le paiement anticipé de trois cents dollars, soit deux semaines de séjour. « Il y avait des rats, des poubelles partout, pas d'eau, pas d'électricité, pas de portes ni de fenêtres, et les eaux souillées des toilettes du premier étage s'écoulaient sur mon matelas miteux », se remémore-t-elle. Tous les jours, le serpent logeur promet que, demain, il trouvera du travail à Charlotte dans une ferme des environs. L'arnaque est un grand classique. Elle figure même sur l'alerte postée tout récemment par Consumer Affairs Victoria – l'UFC-Que choisir locale – sur son site Internet.

Les plus fragiles fuient cet enfer au bout de trois jours, s'ils ont encore les moyens de payer un transport pour tenter leur chance ailleurs. Les plus désargentés dépassent les deux semaines de séjour et cessent alors de payer la location de leur grabat miteux, en priant pour que la météo leur permette enfin de trouver du travail dans le champ d'à côté. En attendant, chaque jour, ils s'enfuient en courant à l'approche du gorille envoyé par le serpent logeur pour leur extorquer un loyer à coups de poing. Chaque jour, quand enfin le gorille repart, bredouille, ils sortent de la forêt avoisinante pour rejoindre leur mitard. Comme eux, Charlotte est piégée. Elle a mis toutes ses économies dans son billet d'avion pour Brisbane et se retrouve engagée dans une course contre la montre, pour trouver un emploi sous deux semaines. Pis, entourée d'anglophones, elle expérimente la solitude extrême de l'isolement linguistique, son niveau d'anglais ne lui permettant pas de partager sa détresse. « Ça a vraiment été une grosse baffe, je n'ai pas pu le raconter à ma mère au téléphone, je l'appelaï à des moments où j'étais sûre de pouvoir m'empêcher de pleurer.

Et puis un couple de Belges est arrivé et j'ai enfin pu m'exprimer en français, et retrouver un peu de force. » Mais Charlotte persévère, sans jamais céder aux sirènes du *French shopping*. « Il y a toujours une porte qui s'ouvre au dernier moment, des petits miracles au quotidien. »

Au bout de deux semaines de recherches effrénées, la comédienne trouve enfin une place dans une ferme de fraises et de courgettes, avant de s'improviser éleveuse d'insectes destinés à faire office de pesticides vivants, un emploi royalement payé vingt dollars de l'heure, enfin digne de l'eldorado australien. « Ce qui te fait tenir, c'est le fait d'être avec d'autres back-packers – le soir au dîner chacun a une histoire plus extraordinaire que celle du voisin –, et les projets aussi, tu veux que ton rêve australien continue. » Officiellement, Charlotte est venue en Australie pour apprendre l'anglais. Officieusement, pour réapprendre à respirer, après un pneumothorax spontané qui l'a envoyée à l'hôpital, à trente ans, signe manifeste d'une surcharge affective dont elle ne veut pas dévoiler les détails. Le gouvernement de Nicolas Sarkozy n'est pas pour rien non plus dans son émigration, qui l'a forcée à un choix cornélien entre son métier de comédienne et celui d'enseignante de théâtre. Aujourd'hui à Melbourne, « pour voir un peu de vie culturelle », Charlotte officie en tant que serveuse. Mais qu'elle soit comédienne à Paris ou travailleuse itinérante dans un pays pionnier comme l'Australie, elle ne dévie en réalité jamais de ce qu'elle appelle son engagement politique : « Il n'y a pas de déterminisme, autorisez-vous à rêver. Le théâtre, c'est ça pour moi, une prise de parole pour dire : "Osez" », explique cette fille de femme de ménage, qui a passé son enfance devant les dessins animés de Walt Disney.

Le rêve australien de Charlotte pourrait prendre fin début 2014, à l'expiration de son deuxième visa vacances-travail. Une perspective qui la fait passer chaque jour par des montagnes russes d'émotions. Mais, pour elle, l'émigration n'est pas forcément une nidification, c'est avant tout un voyage. « Ça fait deux ans que je suis ici, je suis attachée à l'Australie, mais je repartirai de bon cœur, je n'ai pas encore vu le Canada, l'Inde, les États-Unis, il me reste plein de choses à découvrir. Et de toute façon c'est super dur de trouver un 457. »

Quatre cent cinquante-sept, le numéro gagnant à la loterie de l'immigration australienne, celui qui désigne un visa de travail de quatre ans. Ce nombre d'or hante les conversations de beaucoup de back-packers, comme ce clan de Marseillais qui vit en plein centre-ville de Melbourne, à quelques rues du bar L'Européen. L'entrée du numéro 118 de Franklin Street vous accueille avec une profusion de marbre trompeuse. Au sixième étage, dans l'appartement d'Hugo, Mehdy, Florian, Henri et Joseph, l'ambiance est plus chaotique. L'entrée de ce minuscule deux-pièces est encombrée par un tas de mocassins élégants, de quoi éclipser la concurrence des tongs et des baskets avachies qui arpentent les rues melbourniennes. On a une réputation à tenir, tout de même. Enveloppés dans une épaisse fumée de cigarette et d'herbe à laquelle se mêlent les sept bougies allumées par Joseph pour fêter Hanoukka, les jeunes hommes se serrent sur le canapé, face à la console de jeux. Ils commentent le match de foot qui oppose Hugo – sous le maillot brésilien – à Florian – sous les couleurs portugaises. Face à eux, portes grandes ouvertes, les deux microchambres

débordent de vêtements épars et de sacs de voyage. Les garçons dorment à deux par lit et se relaient à tour de rôle sur le canapé. Il y a encore quelques semaines, les Marseillais vivaient à treize dans le deux-pièces. « Il n'y avait plus un centimètre carré de libre au sol, Henri devait même dormir sous la table », évoque Mehdy, vingt et un ans, qui s'est réinventé sous le nom de « Mitch », une adaptation destinée aux Australiens à l'oreille peu souple.

Menton volontaire, pectoraux actifs, cheveux rasés, Mehdy est le premier de cordée. C'est lui qui est venu ouvrir une nouvelle voie sur la face sud de la Terre, en août 2012. « J'ai pris un aller simple et je suis arrivé avec mille cinq cents euros en poche. » Comme Charlotte et la bande d'Alex, Mehdy est passé lui aussi par de multiples fermes pour renouveler son visa, avant de s'installer à Melbourne. Et petit à petit, Facebook aidant, son épopée a inspiré les copains du quartier de Saint-Giniez. Huit d'entre eux sont venus le rejoindre en Australie, rassurés par le charisme exceptionnel du jeune homme. « D'ici quelques années, Mehdy sera un homme d'affaires prospère en Australie », parie Joseph, admiratif. Pour l'instant, Mehdy ramasse les verres dans une boîte de nuit le vendredi soir. Le reste du temps, il livre des fruits et légumes à des restaurateurs melbourniens.

Au début, il était derrière les étalages du marché de la Reine Victoria, affecté à la pesée et à la vente. « Fallait tout calculer de tête, j'suis pas con, mais au début je galérais, j'arrondissais beaucoup. Et puis j'ai fait mes preuves, j'ai affolé [épaté, NDR] mon patron. » Le jeune homme est du genre opiniâtre. Pour lui, le compte à rebours a commencé dès sa descente d'avion, il y a un an et demi. Il ne lui reste plus que six mois pour transfor-

**457,
le numéro
gagnant
à la loterie de
l'immigration
australienne,
celui qui désigne
un visa
de travail
de quatre ans.
Ce nombre d'or
hante les
conversations
de beaucoup
de backpackers**

mer son deuxième visa vacances travail en 457. « Marseille, c'est parti en bonbon, je ne me voyais pas ouvrir un business là-bas. Si un jour un type venait me racketter ou faire une fusillade ou quoi, je sais que je péterais un plomb », explique Mehdy. « J'avais trop le mal du pays », ajoute-t-il, créant un contresens savoureux. La France lui faisait mal. Jugez plutôt : après une année de médecine ratée, il a enchaîné les petits boulots dans la cité phocéenne, jusqu'au jour où son père, gérant d'un lave-auto, a perdu son travail dans une liquidation judiciaire, après vingt ans de bons et loyaux services. « Il a fait une dépression, je l'ai même vu pleurer. Je suis l'aîné d'une fratrie de six, je devais partir et tenter quelque chose. »

A Saint-Giniez, la crise économique et financière déclenchée par les subprimes n'est pas passée inaperçue, mais le rêve américain a la vie dure. Il a fallu quelques incursions sur les pages Internet pour que Mehdy, Hugo et les autres se détournent de la légendaire carte verte, citadelle imprenable, et franchissent les portes grandes ouvertes de l'Australie. « Mais sinon, les noms des villes en Australie, ça ne me faisait pas rêver du tout », ironise Hugo, vingt-quatre ans. Pourtant, à bien y réfléchir, Wollongong vaut bien Nashville, non ? Ces quatre dernières années, ce bijoutier de formation a vécu du chômage et de menus trafics – des vêtements, principalement, de la drogue, rarement. « À Marseille, tout le monde connaît quelqu'un qui a un truc à vendre. »

Aujourd'hui, son emploi de serveur lui rapporte deux mille huit cents euros par mois. « Je vis bien en faisant un travail pas qualifié », se félicite Hugo, qui ne veut plus entendre parler de la France. Il

joue avec les nombreuses bagues qui couvrent ses mains : l'alliance de sa grand-mère, la bague de fiançailles et l'alliance de sa mère, sans oublier l'alliance de son père, qui a pris la poudre d'escampette quand il était petit. Hugo n'est manifestement pas venu seul en Australie. « J'ai la pression, je suis le seul homme de la famille », dit-il en s'animant, calculant qu'il ne lui reste plus que huit ans pour réussir. À cette date, sa mère, une secrétaire modestement payée mille deux cents euros, prendra sa retraite. « Je veux lui assurer une bonne vie, ainsi qu'à ma sœur, qui élève seule son fils. »

Mais Hugo, employé au noir, est en mauvaise posture pour obtenir un parrainage de son employeur. Et de manière générale, le 457 se fait de plus en plus rare en Australie. Mehdy en a fait les frais. « Je me suis fait avoir comme un bleu », soupire-t-il. Après six mois de services zélés, il a réussi à convaincre son employeur producteur de fruits et légumes de l'accompagner à un rendez-vous au département de l'Immigration. À la sortie, l'employeur s'est rétracté, effarouché par l'ampleur des garanties administratives à fournir, et le coût de l'opération – plus de neuf cents dollars actuellement. « Je respecte tous les immigrés de la planète, de toutes nationalités et religions confondues, parce qu'il faut un sacré bon mental pour tout quitter et aller trouver ton eldorado, sans argent, sans parler la langue », s'émeut Mehdy-Mitch, qui repart donc à zéro.

« **L'**Australie a renforcé les obstacles pour l'obtention des 457, à cause du ralentissement de l'économie », confirme Leo Denes, fondateur d'Australiance, une société spécialisée dans les services aux jeunes expatriés français et dans l'aide à la recherche d'emploi. L'an passé,

Après la suppression d'un abattement fiscal spécifique qui permettait aux entreprises australiennes de payer moins les étrangers que les Australiens, le gouvernement a donné un tour de vis supplémentaire en juillet 2013

le nombre de visas 457 accordés aux Français a baissé de 1,6 %. L'île-continent sort d'une période de prospérité exceptionnelle, vécue en parallèle de la crise qui secoue tous les autres pays « riches », mais le ralentissement de la demande chinoise en minerais lui fait anticiper des turbulences, avec un taux de chômage qui pourrait atteindre 6,25 % courant 2014. Vue de la France, grevée par un chômage au-dessus des 10 %, cette phrase a de quoi faire sourire.

Mais si l'Australie a encore de très beaux jours devant elle, elle opère quand même un léger repli préventif. Après la suppression d'un abattement fiscal spécifique qui permettait aux entreprises australiennes de payer moins les étrangers que les Australiens, le gouvernement a donné un tour de vis supplémentaire en juillet 2013, imposant aux employeurs désireux de parrainer un étranger de démontrer qu'ils n'ont pas trouvé d'Australiens qualifiés pour le poste.

Au département de l'Immigration, le nombre de fonctionnaires contrôleurs est passé l'année dernière de cinq à plus d'une centaine. « Ils se rendent dans les entreprises, les restos, etc., pour vérifier les dires des employeurs », explique Leo Denes. Rien d'étonnant si les restaurateurs de Melbourne se sont trouvés dé-bor-dés au moment de répondre à mes questions. Désormais, un employeur ne peut parrainer un travailleur étranger que s'il est prêt à lui verser un salaire annuel minimum de cinquante-trois mille dollars. Un salaire confortable que le producteur de fruits et légumes du marché de la Reine Victoria n'était pas nécessairement prêt à verser à Mehdy pour faire ses livraisons. Les qualifications gagnantes restent donc le diplôme d'ingénieur ou de chef cuisinier, qui

trouvent toujours leur place au soleil australien.

Enfin, les candidats au 457 doivent désormais passer un examen d'anglais. Ce qui est loin d'être un détail quand on est arrivé en Australie, comme Mehdy, « sans comprendre les annonces dans les aéroports ni savoir dire "mille" en anglais ». Peu impressionné par ces obstacles, Hugo, qui pratique beaucoup l'anglais dans son restaurant, prévient : « Il n'est pas question que je rentre à Marseille une main devant, une main derrière. » Avec Mehdy, ils ont rencontré il y a quelques mois un boulanger-pâtissier français dans les campagnes australiennes, et rêvent de monter avec lui une boulangerie-pâtisserie à Melbourne. Ils pourraient même recevoir des renforts de Saint-Giniez. Car, pendant que son fils gagnait durement sa vie en Australie, de petit boulot en petit boulot, le père de Mehdy a mis son chômage à profit pour se former à la boulangerie. « Je rêve de faire venir toute ma famille en Australie », assure Mehdy, sans ignorer les difficultés considérables d'une transplantation familiale.

En attendant, il faut profiter de la vie. Le clan de Saint-Giniez s'extirpe du canapé, chausse ses mocassins élégants et s'ébranle en quête d'un bar. Dehors, Melbourne n'est plus tout à fait Melbourne. Les garçons descendent Swanston Street, la rue principale, au pas de promenade, comme sur la Canebière. Ils ont déjà pris possession du sol. « L'Australie, à la base, elle appartient aux Aborigènes, et de toute façon, aucune terre n'appartient vraiment à quelqu'un, c'est que de la location », assène Mitch.

En chemin, la bande s'arrête pour saluer d'autres connaissances, des Marseillais attablés devant des tacos mexicains. Joseph et Habib

**Les candidats
au 457 doivent
désormais
passer
un examen
d'anglais.
Ce qui est loin
d'être un détail
quand
on est arrivé
en Australie,
comme Mehdy,
« sans
comprendre
les annonces
dans les
aéroports »**

échantent quelques minutes sur la difficulté à trouver des produits casher ou halal dans le centre-ville. À la Melbourne anglo-saxonne se superpose déjà un embryon de village marseillais. Les pionniers de Saint-Giniez s'engouffrent dans un ascenseur, pour rejaillir quelques minutes plus tard sur le toit-terrasse du Cookie, un bar populaire dans lequel se côtoient les Australiens et les expatriés, attirés par la vue imprenable sur les immeubles illuminés du centre-ville. Grand seigneur, Mitch insiste pour me payer mon Campari soda. Il se retourne pour trinquer et hurle brusquement : « Santé, bonheur, sexe et chaleur, et que le cul te pèle », assez fort pour que notre voisine australienne, interloquée, nous réclame une traduction simultanée. J'abandonne après « chaleur », avec une pensée émue pour le traducteur anglais des œuvres de Pagnol. ⑤



Caroline Lafargue est journaliste à Radio Australia, la station internationale de l'Australian Broadcasting Corporation. Installée à Melbourne depuis quatre ans, elle couvre l'actualité de l'Australie et du Pacifique. Elle est également correspondante de Radio France Internationale en Australie et a organisé des tournages télé.



#BREXIT

#COVID-19

PODCASTS

AFRIQUE

AFRIQUE FOOT

LES PLUS LUS

STOP L'INFOX

Information Coronavirus • Français à l'étranger : consultez les informations officielles et les recommandations émises par le Gouvernement →



Asie-Pacifique

11-NOVEMBRE

11-Novembre: l'Australie rend hommage aux «diggers» morts au front



Publié le : 11/11/2018 - 10:50



Des membres des forces armées australiennes lors de la cérémonie de commémoration de la fin de la guerre, à Canberra, le 11 novembre.

AAP/Mick Tsikas/via REUTERS

Texte par : **RFI** [Suivre](#) ⌚ 2 mn

L'Australie a célébré dimanche 11 novembre le centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale. Des dizaines de milliers d'Australiens ont été tués pendant le conflit de 1914-1918. « Ils ont donné leur "aujourd'hui" pour notre "demain" » a commenté le Premier ministre australien, Scott Morrison.

Avec notre correspondante à Melbourne, **Caroline Lafargue**

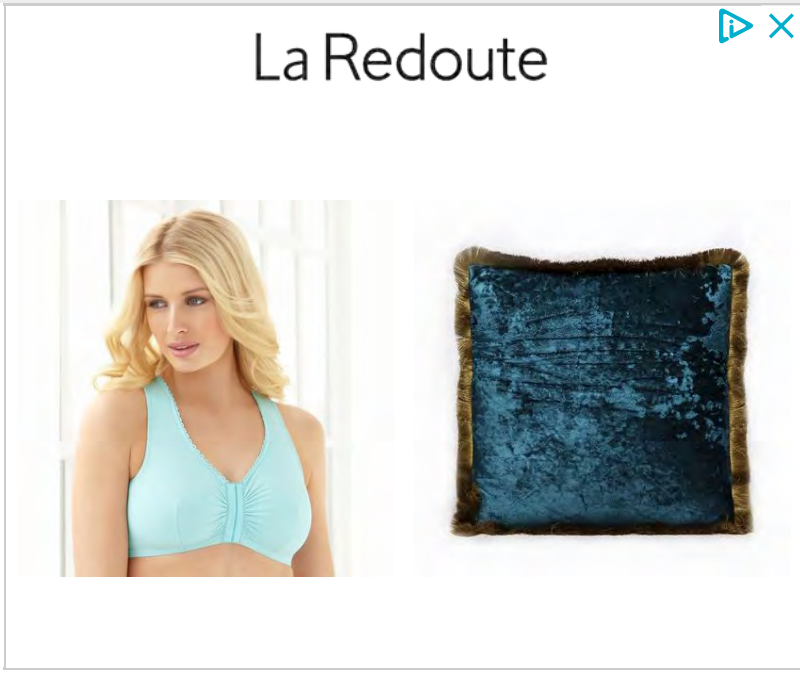
Quelque 62 000 Australiens ont été tués pendant la Première Guerre mondiale. En tout, l'Australie a envoyé 417 000 soldats. Un effort considérable pour ce tout jeune pays créé en 1901. Tous étaient volontaires, engagés par fidélité pour l'Empire britannique mais, pour la première fois, sous l'uniforme de l'armée australienne.

Dean Lee est le directeur du « Sanctuaire du souvenir » à Melbourne. « *L'engagement des Australiens a joué un rôle fondamental dans la création de la nation et de l'identité australiennes. Le Sanctuaire du souvenir permet de montrer aux petits Australiens une histoire concrète avec des objets, des photos.* »

Tout le monde connaît ANZAC Day, la commémoration de la toute première grosse bataille à laquelle les Australiens ont participé sur le front turc en 1915. Mais au-delà, l'ignorance s'installe. Un récent sondage montre que 73% des jeunes Australiens ne savent pas ce qu'est le 11-Novembre.



PUBLICITÉ



Sarah, 21 ans, est descendante de « digger », le nom des « poilus » australiens. « *L'histoire, c'est une matière optionnelle dans beaucoup d'écoles. Je fais partie des plus jeunes adultes ici à la cérémonie. Donc, je pense que c'est à nous de faire en sorte de garder cette histoire vivante.* »

Le gouvernement a lancé une grande campagne médiatique, mobilisant des célébrités pour inviter les Australiens à commémorer le centenaire de l'armistice. Avec succès : ils étaient environ 12 000 à être venus honorer la mémoire de leurs soldats.

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

AUSTRALIE

SUR LE MÊME SUJET

FRANCE

Des commémorations au Forum sur la paix: revivez le centenaire de l'Armistice

HISTOIRE

Cent ans après l'armistice, la Première guerre mondiale entre mémoire et oubli

HISTOIRE

La grippe espagnole, double peine de la Première Guerre mondiale

CONTENUS SPONSORISÉS

Smartfeed



Et si vous aviez investi 1000€ dans des actions Netflix il y a un an?

eToro



Melania Trump change radicalement de look après la défaite de Donald...

Les top vidéos du moment



VIDÉO - Anne Sinclair et DSK avaient un « contrat moral » selon un...

L'actu



Nigeria : Boko Haram diffuse une vidéo censée montrer les lycéens...

FRANCE 24



Nigeria : plus de 340 élèves libérés six jours après leur enlèvement

FRANCE 24



De retour sur Terre, la sonde chinoise rapporte les premiers...

rfi



Malansac : L'anti-rides qui cartonne chez vous

Sante Energie



Profitez d'un forfait RED à seulement 15€/mois avec 80Go, jusqu'au 21/12

RED by SFR

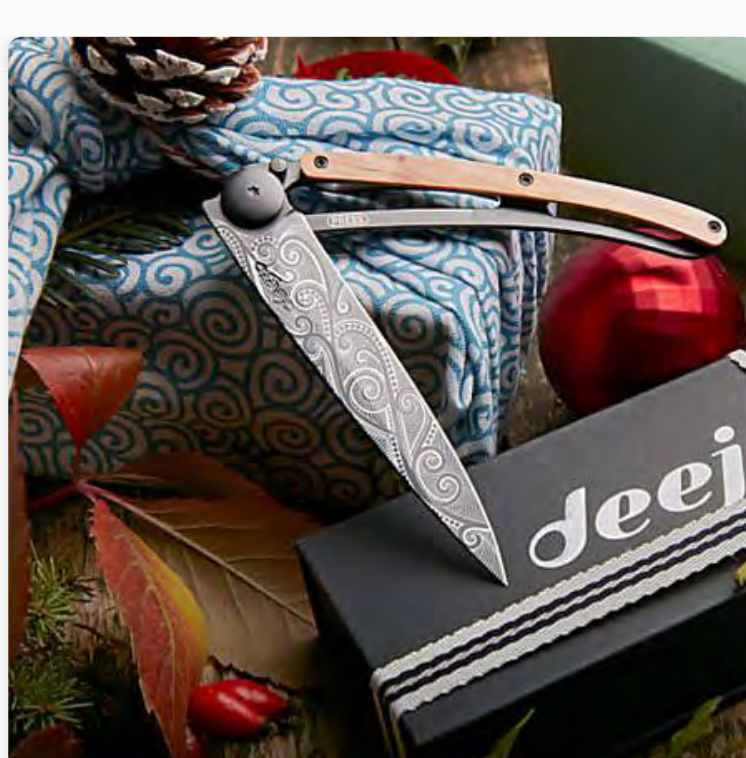
Deeje

sponsorisé par Deeje

Affichez votre originalité avec ce couteau de poche 100% personnalisable



Pour Noël, offrez un cadeau unique, raffiné et personnalisé



Deeje - le couteau de poche unique et personnalisé



Le cadeau 100% personnalisable à offrir pour Noël

ÉGALEMENT SUR RFI



17/12/2020

Le Parlement européen dénonce le travail forcé des Ouïghours dans la région du Xinjiang en Chine



17/12/2020

Chine: les plateformes d'achats communautaires se multiplient



17/12/2020

Covid-19 : le gouvernement indien annule la session du parlement fédéral prévue en fin d'année



17/12/2020

De retour sur Terre, la sonde chinoise rapporte les premiers morceaux de la Lune en 44 ans



17/12/2020

Hong Kong : la répression politique par les tribunaux continue



16/12/2020

Hong Kong : la Chine inculpe les 12 fuyards qui voulaient rejoindre Taiwan



16/12/2020

La Corée du Sud en passe de perdre le contrôle de la pandémie de Covid-19



ENTRETIEN

16/12/2020

Xinjiang: à qui profite l'exploitation des Ouïghours dans les champs de coton?



REPORTAGE

15/12/2020

Philippines: dans le quotidien confiné des enfants des rues à Manille



15/12/2020

Nouvelle-Calédonie: le site industriel de Vale cible d'un incendie criminel



15/12/2020

La Corée du Sud interdit l'envoi de tracts anti-Pyongyang vers le Nord, une pratique historique



14/12/2020

Chine: le Parti communiste aurait infiltré des entreprises et des institutions étrangères

Melbourne Cup: mesure et démesure de la plus grande course à handicap du monde

monde



La Melbourne Cup 2016, 100% made in Australia. (Supplied: Bland Shire Council) • ©Supplied: Bland Shire Council



Chaque premier mardi de novembre, à 15h, l'Australie retient son souffle pendant 3'30". C'est le temps qu'il faut aux 24 chevaux pour avaler les 3200 mètres de la Melbourne Cup, sur le champ de courses de Flemington. En attendant la course demain, petite révision de culture générale...

Caroline Lafargue ABC Radio Australie / publié par Yvan Avril · Publié le 31 octobre 2016 à 16h08

Depuis 1861, cette course fait vibrer tout le pays. À tel point que le jour de la Melbourne Cup est férié dans le Victoria depuis 1873.

2015: Michelle Payne est devenue la toute première femme jockey à remporter la Melbourne Cup, sur le dos de Prince of Penzance. • ©Reuters: Hamish Blair

La course hippique à handicap la plus richement dotée du monde

Cette année, pour la 156ème édition, le prix se monte à 6.2 millions de dollars australiens (512 millions de francs CFP). Le principal partenaire financier de la Melbourne Cup est une compagnie aérienne, mais l'événement attire de nombreux autres groupes, producteurs de champagne, brasseurs, ou casinos, l'équivalent australien du PMU ou encore une chaine de grands magasins.

Le jour de la Melbourne Cup, la fièvre des paris s'empare de centaines de milliers d'Australiens. En 2015, le montant des paris s'est élevé à 141.8 millions de dollars sur les 10 courses du programme – paris enregistrés dans les points de vente TAB en Nouvelle-Galles du Sud, dans le Victoria et dans le territoire de la capitale australienne, Canberra. Beaucoup d'entreprises organisent leurs propres paris – c'est ce que les Australiens appellent un "Cup Sweep". Les employés paient quelques dollars pour participer, et ils tirent au sort le nom d'un cheval. Celui qui gagne récolte le montant cotisé par tous les employés-parieurs.

Une coupe en or d'une valeur de 175 000 dollars (14.5 millions de francs CFP)

Cette année, la Coupe à 3 poignées en or 18 carats est un concentré d'Australie. Son or est extrait de la mine de Lake Cowal, située en Nouvelle-Galles du Sud, et le socle est fait en bois d'acacia australien. C'est le propriétaire du cheval vainqueur qui reçoit cette coupe. Mais l'entraîneur et le jockey sont aussi honorés. Ils reçoivent deux copies miniatures d'une valeur de 10 000 dollars (826 000 francs CFP) chacune. En 1865, le vainqueur de la toute première Melbourne Cup, avait gagné une montre en or.

Mark Twain, un incondicional de la Melbourne Cup

En visite en Australie en 1895, l'auteur des "Aventures de Tom Sawyer" fut émerveillé par la fête de la Melbourne Cup, à tel point qu'il en a fait un compte-rendu truffé de superlatifs dans ses carnets de voyage "Following the Equator": « Les tribunes offrent un spectacle brillant et magnifique, un délire de couleurs, une vision de beauté. Le Champagne coule à flots, tout le monde est vivant, excité, heureux ; tout le monde parie et les gants et les fortunes changent de main en permanence. (...) Le champ de course est la Mecque de l'Australasie. (...) Je n'ai vu nulle part ailleurs dans le monde une fête qui ait d'aussi magnifiques attraits pour toute une nation. La Cup m'époustoufle. »

Une fête chic qui tourne souvent à la beuverie généralisée

Chaque année, 100 000 spectateurs se massent aux abords de la piste de l'hippodrome de Flemington dès le début de matinée. Ils démarrent la journée tout endimanchés. Les femmes se perchent sur des escarpins compensés, mais elles finissent généralement la journée pieds nus. Et elles rivalisent de créativité en matière de coiffure. C'est à qui arborera le plus fascinant, et cela implique généralement quantité de plumes. Quand arrive l'après-midi, la foule commence à ne plus être très fraîche, et cela se voit (les photos ici). Généralement, la presse britannique se moque abondamment du manque d'élégance des Australiennes, titubantes d'alcool ou vautreées dans la pelouse. Chaque année donc, des spectateurs défrayent la chronique par leurs exploits. En 2015, c'est une visiteuse éméchée qui a remporté la palme, car elle a été filmée en train de culbutter un policier dans un massif de fleurs.

©Herald Sun.

La suprématie des chevaux étrangers

En 2016, les organisateurs de la Melbourne Cup ont reçu les dossiers de 31 chevaux étrangers – élevés et entraînés au Japon, en France, en Allemagne et en Nouvelle-Zélande, tous candidats au départ. Les 5 derniers vainqueurs de la Melbourne Cup sont tous venus de l'étranger: les Irlandais Fiorente et Green Moon, le Français Dunaden, en 2011, l'Américain American ; et le néo-zélandais Prince of Penzance en 2015, monté par une femme jockey, Michelle Payne, la première à remporter la coupe. Notons qu'à ce jour un seul jockey aborigène s'est arrogé la coupe: Frank Reys, sur le cheval australien Gala Supreme, en 1973.

Des concurrentes du concours "Fashions on the Field", Elis Crewes et Athena Lin, à Flemington, le jour de la Melbourne Cup, 3 novembre 2015 • © AAP: David Crosling

Une coupe controversée: maltraitance et coups de cravache

Ces trois dernières années, 4 chevaux ont dû être euthanasiés à la suite de la la Melbourne Cup. Verema, de l'Aga Khan, en 2013, le cheval japonais Admire Rakti, Araldo en 2014, et Red Cadeaux en 2015. Trois d'entre eux se sont grièvement blessés pendant la course. Le quatrième, Araldo, a pris peur quand un spectateur a agité un drapeau. Il s'est coincé une patte dans un clôture. Depuis, Racing Victoria, Racing Australia, le gouvernement du Victoria et l'université de Melbourne collaborent sur un projet pour détecter les fragilités osseuses des chevaux de course et éviter de nouveaux drames. La Melbourne Cup est aussi la course qui divise le pays. Chaque année, des militants des droits des animaux manifestent contre les courses hippiques et l'utilisation de la cravache, en marge du grand défilé organisé pour célébrer la Melbourne Cup la veille du jour J, dans les rues de la ville. Le 1er décembre 2015, Racing Australia a limité l'utilisation de la cravache pendant les courses. Un jockey n'a le droit de donner que 5 coups à son cheval, (contre 8 sur les courses de plat en France), quelque soit la méthode qu'il emploie, avant d'aborder les 100 derniers mètres.

Araldo, terrorisé par un drapeau, s'est mortellement blessé l'année dernière.

Les Outre-mer en continu



Accéder au live

À la une



économie · Province Nord : 35,2 milliards pour le budget primitif 2021



économie · Le budget primitif 2021 de la province Sud en baisse de 8% comparé à 2020



société · Baccalauréat : 2430 lycéens reçus au premier tour

Voir plus d'info

Thématiques associées

australie

monde



Birdsville, Queensland
Australie

MAIS QUI A TUÉ NOUILLE, LE DROMADAIRE?

Le camélidé était la mascotte des touristes de Birdsville, au fin fond de l'Outback australien. Un jour, son corps sans vie a été retrouvé. Puis **sa tête a été tranchée** et emportée. Un an après, malgré une prime de mille dollars offerte, le meurtrier de Nouille court toujours. Shawn, son maître, a disparu... Et le fait divers continue d'émouvoir l'Australie.

par Caroline Lafargue

illustrations Christian Roux



Des centaines de boîtes cabossées dégorgent au soleil dans le caniveau de sable. Les fûts de bière ne voyagent pas jusqu'à Birdsville. Sous le porche en bois du pub, une centaine de touristes se contentent de canettes glacées, qui brûlent la main assoiffée. Le soleil printanier éclabousse l'édifice de pierres blanchies à la chaux, dont le fronton affiche fièrement en lettres vert sapin : « Birdsville Hotel, fondé en 1884 ». Le ciel et les ombres verticales indiquent 12 heures, mais à l'horloge qui trône au-dessus du comptoir du pub, il est 17 heures. Les aiguilles tournent à la vitesse de la Terre, certes, mais le cadran répète douze fois le même chiffre : 5. Ici, il est éternellement 17 heures, l'heure officielle à partir de laquelle les Australiens s'autorisent à boire.

En ce premier week-end de septembre, 7 000 touristes se pressent à Birdsville, dans le Queensland, pour y traquer, jumelles au poing, le galop des meilleurs chevaux d'Australie. À la création des courses hippiques, en 1882, ce bourg de 80 habitants était considéré comme la dernière frontière de l'Australie. Caché dans le ventre du pays, entre les 1 100 dunes de sable rouge du désert de Simpson, à l'ouest, et les grandes plaines semi-arides de Gibber, à l'est, Birdsville se mérite. Le village est né sur un malentendu climatique. Les premiers pionniers sont arrivés au lendemain d'une inondation, dans un pays de cocagne peuplé de grues brolga rubicondes¹, au repos dans les herbes hautes. Les plantes grasses de cette oasis temporaire se sont vite révélées exceptionnellement nutritives pour le bétail. Puis sont venues les vaches maigres. Le vernis scintillant d'herbes, de fleurs et de cours d'eau s'est effacé, laissant place à un camaïeu de sables plus ou moins ocré. Les pionniers ont découvert un pays d'une rudesse extrême, les tempêtes de sable, les étés à cinquante degrés, et l'attente prolongée de la caravane venue d'Adélaïde, la grande ville du Sud, située à 1 200 kilomètres. À l'époque il fallait trois semaines aux chameliers pour ravitailler les

habitants de Birdsville en produits de première nécessité. « Mais, au tournant du XIX^e siècle, les dromadaires transportaient aussi du gingembre du Japon, des huîtres en conserve de New York, des macaronis d'Italie et de la bière allemande jusqu'à Birdsville », relève l'historien David Day. Des produits de luxe venus récompenser l'apprentissage de ces colons de l'Outback², qui ont vite compris comment déplacer leurs troupeaux surdimensionnés au gré des sécheresses.

Une nuée d'Australiens s'est abattue hier soir sur Birdsville pour toucher ce mythe encore vibrant. Venus des quatre coins du pays, et principalement des villes côtières, ils ont dormi sous l'aile protectrice de leurs petits avions personnels, garés au cordeau sur l'immensité pourtant permissive du désert. Les autres, plus sentimentaux, ont revécu l'épopée de leurs ancêtres pionniers. Au volant de leurs 4 x 4, vaisseaux rugissants aux proues ornées de pare-kangourous en acier chromé, ils ont tangué pendant cinq jours sur des pistes en tôle ondulée, pour atteindre la Tombouctou australienne.

Pour les revigorer, le Birdsville Hotel a ouvert ses portes et ses frigos ce matin dès 10 heures. Pardon, 17 heures. Nonobstant, deux heures et dix degrés Celsius plus tard, il est temps de solidifier l'alcool au fond de l'estomac. La foule a abandonné momentanément le pub, ondulant par vagues successives vers l'autre côté de l'ovale, le terrain de sport réglementaire australien, de forme éponyme. Une cinquantaine de personnes piétinent avec nous devant l'unique boulangerie-pâtisserie de Birdsville, un parallépipède de tôle ondulée grise, dont l'appareil chasse-mouches exhale un souffle puissant à chaque fois que quelqu'un ouvre la porte. Les serviettes et papiers gras s'envolent, parfois en même temps que le chapeau mal enfoncé d'une touriste gloussante, qui jongle maladroitement avec son déjeuner. Ceux qui passent la micro-tornade anti-mouches commencent à dévorer leur tourte au dromadaire sous la véranda, suscitant la convoitise des estomacs en attente.

1. *Grus rubicunda* : grue au plumage gris clair, dont la population est abondante dans le nord-est de l'Australie.

2. *L'arrière-pays australien.*

**« Y a pas de doute, c'est la meilleure tourte au chameau du pays, j'espère juste que je ne suis pas en train de boulotter Nouille !
– Ha ha ha, c'est malin Archie, allez, mange et tais-toi ! »**

« Nouille a été abattu de sang-froid et à bout portant. Ici le crime n'existe pas, alors pour moi c'est un peu l'enquête de la décennie »

Un éleveur de bétail en jean, bottes et Akubra – le feutre australien, mélange unique de poils de castor, de lièvre et de lapin – s'immobilise devant moi pour barbouiller sa tourte de ketchup. Il porte à sa bouche l'emballage suintant de graisse. Un mince filet de sauce dévale sa joue enflée de nourriture. Visiblement satisfait, il crache à la cantonade : « Y a pas de doute, c'est la meilleure tourte au chameau du pays, j'espère juste que je ne suis pas en train de boulotter Nouille³ !

– Ha ha ha, c'est malin Archie, allez, mange et tais-toi ! », réplique sa femme avant de lui administrer une bourrade du haut de son mètre cinquante. Le couple s'éloigne en riant.

« Ils n'ont même pas remarqué que Nouille était là », s'amuse Neale McShane, ses mains épaisses engoncées dans sa ceinture, entre la matraque et le pistolet. Le dromadaire est effectivement présent, immortalisé en gros plan, encadré et accroché à côté de la porte de la boulangerie, entre les prospectus divers annonçant la prochaine réunion des femmes de l'Outback ou le séjour de Jackie, la coiffeuse itinérante qui offre son coup de ciseaux pendant la durée des courses hippiques. Les naseaux tordus, à la même hauteur que ses grands yeux globuleux, la mâchoire nettement décalée et la gueule entrouverte sur les quatre chicots du bas, Nouille arbore le demi-sourire d'un boxeur amoché. Au-dessous, une affichette racornie présente la photo de profil du même dromadaire, agenouillé. Shawn, son maître, dans la même posture, appuie son index sur la lippe du camélidé, d'un geste virilement tendre. « La boulangerie-pâtisserie de Birdsville offre une récompense de 1 000 dollars⁴ en liquide à toute personne qui arrêtera le meurtrier de Nouille, et apportera les preuves de sa culpabilité. Cette offre exclut le meurtrier lui-même, s'il venait à se dénoncer. »

Depuis un an, la récompense dort toujours dans le haut tiroir-caisse en laiton vintage datant de 1887, chiné par le boulanger, Dusty Miller, pour décorer ce comptoir que nous approchons enfin. « Nouille

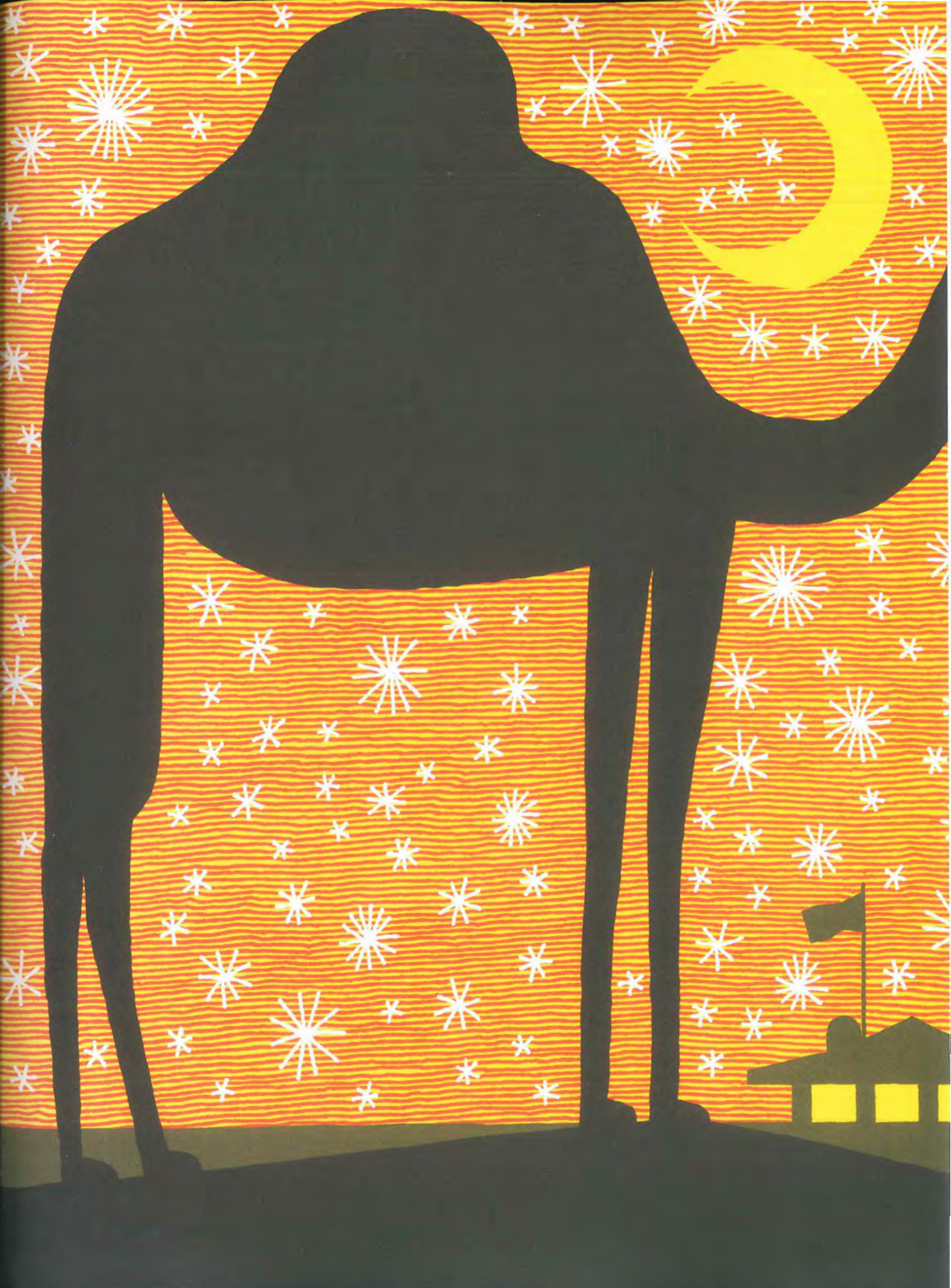
a été abattu de sang-froid et à bout portant », précise Neale, en saisissant nos tourtes au dromadaire des mains d'une serveuse survoltée. « Ici le crime n'existe pas, alors pour moi c'est un peu l'enquête de la décennie », ajoute-t-il alors que nous nous frayons un passage vers la sortie. Mais un an après, le meurtrier de Nouille court toujours. Et Shawn a disparu.

En septembre 2012, Nouille faisait une entrée fracassante dans Birdsville via la route Eyre Development, celle qui débouche du désert de Simpson, tirant la petite remorque d'un grand barbu très brun, à la peau mate, en short, tee-shirt et bottines uniformisés par la même pellicule de sable ocre. À leur suite, deux autres dromadaires dûment bâtés. Derrière le comptoir, Dusty, doté d'un sens indéfectible des affaires, lâche son torchon pour se ruer à la suite de l'étrange caravane. Il offre 100 dollars par jour à Shawn pour le stationnement du dromadaire sur le parvis sablonneux de sa boulangerie, pour toute la durée des courses hippiques. C'est ainsi que Nouille embrasse son ultime carrière : doudou vivant et ambiancéur plébiscité de photos souvenirs. Animal seigneur du désert, le dromadaire est un rappel permanent de la proximité de Big Red, la Grande Rouge, la dune la plus visitée du désert de Simpson, à quarante kilomètres de Birdsville. Les touristes australiens tombent en amour devant sa lippe bonhomme. « Moi aussi je m'arrêtais pour lui gratter le cou, il était très affectueux. » Neale esquisse un sourire amusé.

Posant aux côtés de Nouille, Shawn apprécie sa notoriété grandissante. L'aventurier raconte leur épopée. Ce trentenaire vieillissant a rencontré le dromadaire un an plus tôt, à la clôture d'un ranch du Territoire du Nord, l'État voisin. À l'époque, Shawn est homme de ménage dans un motel et à l'école de Katherine, une ville du nord de l'État. Le camélidé paît de conserve avec des bovins. Shawn répète ses visites, convainc l'éleveur de lui donner la bête, l'entraîne à tirer une carriole, et traverse le Territoire du Nord jusqu'à Birdsville. Un soir autour du feu de camp, Shawn rompt un paquet de nouilles lyophilisées pour mieux les faire rentrer dans sa casserole. Scrontch, scrontch, scrontch. Le bruit, identique aux feuilles sèches d'*eremophila* qu'il est en train de mastiquer,

3. Noodle.

4. 1 dollar australien = 0,70 euro.



fait dresser l'oreille du dromadaire, qui fonce vers la casserole. Son sobriquet est tout trouvé. Nouille reçoit son nom de baptême. Shawn ne coupe pas à travers le désert, mais suit consciencieusement les routes bitumées de l'État, ramassant les canettes et bouteilles vides sur le bas-côté pour encaisser la consigne. Les jours fastes, il récolte jusqu'à 500 dollars. Nouille et Shawn deviennent la coqueluche des camionneurs, intrigués, qui accueillent avec reconnaissance cette distraction dans leurs lignes droites floutées par la chaleur. Sur le parvis de la boulangerie, les touristes écoutent Shawn, ébahis. Un matin, le dromadaire met la foule dans une joie bruyante et agitée en urinant de toute sa hauteur sur une des tables de la terrasse. Le mangeur de tourte qui y séjournait a tout juste le temps de s'éclipser. À l'intérieur, Dusty Miller voit ses ventes grimper en flèche. Son fils, Adrian, turbine en cuisine la nuit durant pour soutenir la demande.

Deux semaines plus tard, le corps de Nouille était retrouvé sur le bas-côté de la piste qui traverse le ranch de Durrie, à cent kilomètres de Birdsville. « Le meurtrier a tranché sa tête et l'a emportée avec lui », précise Neale entre deux morceaux de dromadaire. Nauséuse, je tente poliment une bouchée. C'est le policier qui a eu l'idée de demander aux habitants de Birdsville d'offrir des récompenses. Au pub du village, les propriétaires Kim et Jo allouent deux nuits gratuites en demi-pension, bien qu'aujourd'hui ils avouent avoir suivi le mouvement par pure solidarité, plus que par émotion. À la station-service, Peter et Bronwynne n'ont plus le temps de compatir. Depuis deux jours, ils sont envahis par des voyageurs paniqués qui ont dû abandonner leur 4 x 4 ou leur caravane en panne à des dizaines de kilomètres de Birdsville et monter au village en faisant du stop. Mais ils offrent toujours un plein d'une valeur de 100 dollars à un potentiel justicier de Nouille. Quant à Neale, il promet, en partenariat avec le ranger du parc national du désert de Simpson, une excursion gratuite avec nuitée sur les dunes au bienheureux qui mettra la main sur le meurtrier de Nouille. « S'il s'agit d'un chasseur de trophées, il pourrait céder à la tentation de se vanter, et un témoin pourrait nous alerter », espère toujours le policier. Une récompense, c'est le seul moyen selon lui pour que le meurtrier

resurgisse au détour d'une phrase peuplée d'onomatopées primaires, en fin de soirée ambrée de bière ou de rhum, dans un des trois pubs de cette région grande comme deux fois le Danemark. Car les assassins de chameaux domestiqués ne courent pas l'Outback.

Depuis un an, les journaux locaux, les agences de presse internationales, AAP, le Web australien, jusqu'à l'ABC elle-même – l'équivalent de Radio France et France Télévisions réunies – se sont mués en bestiaires digitaux, à ceci près que le rapport hiérarchique ancestral entre l'homme et l'animal est annulé. Nouille le dromadaire est personnifié. À la suite de Shawn, les médias le parent de qualités humaines. « Le meurtre de Nouille ébranle un peu plus ma foi dans la nature humaine. Il était mon meilleur ami, nous avons vécu de grands moments ensemble, il me faisait rire, et il s'asseyait près de ma tente, je l'aimais énormément », commente Shawn au téléphone.

En septembre 2012, après le tourbillon hippique de Birdsville et l'envol des touristes, il a dû se séparer temporairement de Nouille. Shawn avait mis le cap sur Charleville, à 800 kilomètres à l'est de Birdsville, à mi-chemin vers l'océan Pacifique. Jusque-là, Nouille avait tiré sans blâmer le paquetage de son maître sur plus de 2 000 kilomètres. Las, au bout de 100 kilomètres, arrivé au niveau du ranch de Durrie, le bon petit soldat s'est mis à claudiquer. Avec l'accord des managers du ranch, Nadine et Darren Lorenze, Shawn place ses trois dromadaires en pension dans un enclos gigantesque qui borde la route principale, en compagnie d'un petit troupeau de bétail, et part travailler comme homme à tout faire dans un autre ranch, 150 kilomètres plus au nord, pendant la convalescence de Nouille.

Le vent se lève. Un rideau de sable tombe sur l'ovale, dissimulant aux touristes le pub qu'ils ont imprudemment abandonné. Assise sur la table d'à côté, Alpunda, une vieille Aborigène, commente patement : « C'est la terre qui nous envoie ce tourbillon, elle nettoie les énergies pour préparer Birdsville à accueillir tous ces gens. » Neale hausse discrètement les épaules. « Il faudrait pas trop tarder à se mettre en route si on veut être rentrés ce soir, on en a pour quatre heures aller-retour. » Nous descendons l'allée de la boulangerie pavée de

Un matin, le dromadaire met la foule dans une joie bruyante et agitée en urinant de toute sa hauteur sur une des tables de la terrasse. Dusty Miller voit ses ventes grimper en flèche

briques, entre deux parterres de pois du désert rouge sang. Neale grimpe lourdement dans son rustique 4 x 4 blanc Toyota Land Cruiser, équipé de pneus cramponnés à bande de roulement dix épaisseurs.

La route de gravier blanchâtre ondule dans un paysage de dunes en pente douce, ponctuées de buissons épineux solitaires, et entrecoupées de lits de rivière asséchés, dans lesquels des eucalyptus assoiffés ont planté leurs racines. Parfois le soleil claque sur leurs troncs gris clair, qui renvoient alors un éclair d'argent. Une lumière bienvenue dans cette monotonie chromatique, où les couleurs sont en sourdine sous le voile de poussière ocre qui recouvre tout. « C'est vraiment le pays dont on ne voit jamais le bout », commente Neale en s'ébrouant au volant. En huit ans de service à Birdsville, le policier n'a jamais été confronté à aucun crime de sang. L'essentiel de son activité consiste à secourir des voyageurs perdus dans le désert. « En novembre dernier, un conducteur a abandonné son 4 x 4 ensablé. Il est parti à pied par 47 degrés à l'ombre, et il est mort de déshydratation après sept kilomètres. S'il était resté dans sa voiture, il aurait eu assez d'essence pour faire fonctionner la climatisation en attendant les secours. » Il doit aussi, de temps en temps, éclaircir des affaires de vol de bétail. « On n'a jamais eu de cas de meurtres d'animaux domestiques. C'est rageant que l'enquête s'enlise. »

Un vieux panneau branlant annonce le ranch de Durrie. À cent mètres de la route, Neale soulève la clôture barbelée pendant que je rampe par-dessous. « Aplatis-toi », crie-t-il, un peu essoufflé par l'effort. Parmi les rares bouses de vache plus ou moins fraîches, sur la terre craquelée par la sécheresse, on ne voit qu'eux. En un an, les os de Nouille ont été dispersés sur une centaine de mètres par les dingos, les aigles et les cochons sauvages. Consciencieusement nettoyés, ils éclatent de blancheur sous le soleil qui tombe à pic. Pas de crâne, bien sûr.

Dix minutes plus tard, Amber la ringer (cow-girl australienne) nous accueille au ranch. Ses patrons, Darren et Nadine Lorenze, sont absents. Ils sont à Birdsville avec les enfants, pour prendre du bon temps. C'est elle qui a découvert le corps, entier, de Nouille, une balle dans la tête. Depuis Durrie, elle a alerté Shawn par téléphone, lequel, depuis

son ranch lointain, a appelé Neale, à Birdsville, la dernière pointe de ce triangle géographique – à cent kilomètres. « Je n'ai pas pu monter immédiatement à Durrie parce qu'il y a beaucoup de touristes à Birdsville à cette époque de l'année, mais j'ai tout de suite averti les médias », précise le policier. Le téléphone du ranch de Durrie sonne sans discontinuer. Les reporters tiennent un fait divers en or. Une semaine plus tard, en repassant devant l'enclos, Amber a failli tomber de cheval. La tête de Nouille n'était plus là. Vraisemblablement pris de panique devant l'emballement médiatique et l'émotion régionale, mais plus encore choqué d'apprendre que le meurtre d'un dromadaire lui vaudrait 50 000 dollars d'amende et jusqu'à deux ans de prison, le mystérieux tireur était repassé discrètement, sûrement de nuit, pour la trancher. Il est donc reparti avec cette tête de dromadaire en décomposition avancée. Pour étouffer l'odeur nauséabonde, peut-être l'a-t-il enveloppée dans une bâche, placée à l'arrière de son pick-up. « Quand nous sommes arrivés, le vent avait tout soufflé : aucune trace de pneus, ni de pas. Et pour couronner le tout, on avait perdu la tête. Le meurtrier l'a emportée pour que nous ne retrouvions pas la balle et ne puissions pas remonter jusqu'à lui. » Neale grimace à l'évocation de ce souvenir cuisant.

A l'heure où nous parlons, le crâne de Nouille orne donc peut-être le mur d'une maison du coin, version australienne de nos têtes de cerf empaillées. Un peu dans le style de l'appentis de cette maison en bois devant laquelle Neale m'a déposée, de retour à Birdsville. La façade est entièrement recouverte de crânes d'animaux, d'outils agricoles, d'éperons, de fers à cheval. Je repère un ancien kangourou au milieu des crânes de vaches et de chevaux. « Il n'y a pas de dromadaire dans le tas », me confirme Don Rowlands, le voisin d'en face, chez qui je viens d'entrer. « Et, de toute façon, un chasseur de trophées serait allé tirer un dromadaire sauvage, c'est quand même plus excitant qu'un dromadaire inoffensif qui vient quémander une caresse. » Ce grand Aborigène du peuple Wangkangurru Yarluyandi a la soixantaine bien sonnée, mais il poursuit sa mission de ranger du parc national du désert de Simpson. Nous grim-

En repassant devant l'enclos, Amber a failli tomber de cheval. La tête de Nouille n'était plus là. Vraisemblablement pris de panique, le mystérieux tireur était repassé pour la trancher

« J'abats régulièrement des dromadaires sauvages dans le désert. J'en ai tiré un le mois dernier. Mince, cela fait de moi un suspect alors? »

pons sous le porche de sa maison en bois, perchée sur pilotis. À Birdsville, aucune maison n'a de fondations en béton armé, qui poseraient un trop grand défi logistique. « Les chameaux sont une espèce nuisible, ils saccagent les clôtures des ranchs en les franchissant. Ça coûte cher aux éleveurs. Et en pleine sécheresse, ils attaquent les villages de l'Outback pour trouver de l'eau, ils détruisent les tuyauteries. En ce moment tout va bien, on a encore de l'eau, les chameaux restent dans le désert de Simpson, et les éleveurs n'ont pas de problème, mais la sécheresse s'installe de nouveau après deux années de pluie, on n'a pas eu une goutte en 2012-2013, ça va forcément créer des problèmes. »

Défricheur historique de l'Outback, le dromadaire est devenu un paria. Ce travailleur immigré importé d'Afghanistan est arrivé dans les années 1840. Le grand ravitailleur a contribué à la construction des lignes de télégraphe et de chemins de fer. Mais il n'a pas survécu à la concurrence des véhicules motorisés. Dans les années 1920, leur mission terminée, les chameliers afghans n'ont pas eu le cœur de les abattre, ils ont donc relâché 20 000 dromadaires dans le désert australien. Leur population a grossi. Entre 500 000 et un million de dromadaires sauvages, selon les estimations, arpenteraient aujourd'hui le centre rouge de l'Australie, siphonnant les points d'eau si indispensables au bétail et aux espèces endémiques. En 2012, le gouvernement australien a débloqué 30 millions de dollars australiens pour financer une vaste campagne d'abattage terrestre et aérien, par hélicoptère. « J'abats régulièrement des dromadaires sauvages dans le désert », précise Don Rowlands. « J'en ai tiré un le mois dernier », ajoute-t-il en plissant ses yeux clairs. Il accentue son grommellement : « Mince, cela fait de moi un suspect alors? »

Le ranger tapote tendrement le dos de son bâtard, un vieux laideron courtaud qui rappelle vaguement un Jack Russell, et dont le ventre touche le sol à chaque caresse. Nouille est-il tombé sous la balle d'un éleveur de bétail, aigri depuis le passage de quelque troupeau de dromadaires sauvages qui aurait saccagé sa propriété? « Ça ne tient pas debout. Nouille avait un anneau dans les narines et il était derrière une clôture, même un citadin aurait remarqué qu'il était

domestiqué. » Barky pantelle doucement contre la jambe de Don. « C'est un peu comme si quelqu'un avait tué mon chien », lâche le ranger, qui maintient son offre de récompense à celui qui confondra le meurtrier – deux nuits à la belle étoile dans le désert. « Enfin on ne saura jamais le fin mot de l'histoire », soupire Don Rowlands en relevant la tête. « Mais il y a peut-être une solution... Vous pourriez retourner là-bas, à Durrie, installer votre *swag*⁵ sur la dune qui surplombe le lieu du crime, et, l'aube venue, tenter de lire dans la brume du matin s'il y a une forme, le visage du meurtrier, qui se dessine dans le ciel... » Le vieil Aborigène lance le défi avec un demi-sourire flottant qui donnerait presque le mal de mer.

Ce soir-là, dans la solitude du conteneur maritime gracieusement alloué par Dusty le boulanger – et réfrigéré à 18 degrés –, je ferme les yeux et me concentre sur la vision proposée par Don. J'aimerais me transporter mentalement au sommet de la dune, au-dessus de la sépulture de Nouille, y surveiller les ombres qui planent cette nuit, celles qu'on ne voit pas en plein soleil. Mais j'abandonne, enfin consciente du ridicule.

Le pas ailé de Dusty me réveille à 3 h 18 exactement. Sur ma dune onirique, je ne voyais rien d'autre que Shawn, les yeux en feu, agenouillé à côté du cadavre de Nouille, me répétant à l'infini : « Je l'aimais, je m'occupais bien de lui, je l'aimais... » Le boulanger a oublié hier soir de prélever trois sacs de viande de dromadaire dans le congélateur qui vrombit à mes pieds. Malheureusement mon sac de couchage occupe toute la largeur de l'allée, entre deux étagères de bidons de sauce soja, d'huile de palme et de conserves de tomates. Il marche dessus, sans sommation, comme une cavalcade de chameaux assoiffés. Dans trois heures, les clients feront la queue devant sa boulangerie en tôle ondulée. Il ne faut pas les décevoir. Il faut tenir son rang.

À Birdsville, tout le monde regrette Nouille. Mais personne, jamais, ne se pose la question de savoir ce qui a mené Shawn McCulloch à embrasser la carrière

5. Sur-sac de couchage australien en toile de tente.

« Franchement, il est un peu siphonné, pour aller marcher 5 200 kilomètres dans l'Outback, avec des dromadaires. Pour se trouver, il disait ! »

d'arpenteur de l'Outback et d'apprenti chamelier. Par un accord tacite, les révélations intimes ne sont pas de mise. Car certaines questions peuvent tuer sur place. Tout au plus ira-t-on mesurer la peine ou la joie de l'autre au nombre de litres éclusés le soir au pub ou dans le relatif secret d'une arrière-cour, sous un eucalyptus odorant, les fesses gaufrées par quelques heures inconfortables sur une caisse de lait. En vertu de ce théorème, Shawn a été un peu vite ajouté à la liste des quelques excentriques qui ont traversé le village, ces dernières années, à vélo, à pied, ou à la tête d'un troupeau de chèvres sauvages – bâties. Mais Dusty le boulanger, et employeur temporaire de Shawn, a immédiatement saisi la différence : « Shawn a des problèmes, il est peut-être schizophrène, et il est en tout cas maniaco-dépressif. » De sa vie passée, Shawn n'a rien dévoilé, ou presque : en 2008, à la suite d'un violent accident de voiture qui lui aurait laissé des séquelles à la tête, il serait parti marcher dans le désert. Tiens, Dusty aussi a connu un accident violent, une grue s'est abattue sur un mur de briques qui l'a enseveli, le blessant à la tête. D'après son fils, Adrian, il n'a plus jamais été le même. « Le meurtre de Nouille a brisé le cœur de Shawn, ça m'a mis en colère. Un an après, on n'a toujours pas le début d'un indice. Je double la récompense à 2 000 dollars », dit-il en fermant le poing. « Mais attention hein, j'étais plus attaché à Nouille qu'à Shawn », ajoute-t-il un peu trop vite pour être convaincant. « C'était une crème, ce dromadaire. »

Ancien marin sur un bâtiment australien pendant la guerre du Vietnam, ce sexagénaire au regard antarctique a quelque expérience en matière de tangage. Comme Shawn, lui aussi est arrivé à Birdsville en fugitif. C'était en 2005, après un divorce sanglant, et cinq années de séances chez les psys. Il a même participé à un stage d'apprentissage du sexe, de l'amour et de l'intimité. « J'ai contemplé des vagins et je me suis baladé à poil pendant deux jours au milieu de quatre-vingts personnes. » Mais les vagins ne portent pas leurs fruits. « Ma vie était merdique, j'étais maniaco-dépressif, je le suis toujours d'ailleurs. » Sa moustache tombante de morse se fige en arc de cercle. « Depuis que je suis arrivé à Birdsville, ça va mieux, je me maintiens à flot en m'occupant. Je suis un pionnier, avant moi il n'y avait jamais eu de boulangerie à Birdsville. »

Avec son fils, Dusty a connu trois années d'allers-retours harassants à Adélaïde, à raison de huit jours de routes traîtresses, pour transporter des matériaux de construction, des fours, des conteneurs maritimes. Il est l'un des rares habitants de Birdsville à ne pas quitter le navire quand l'été arrive, avec ses 45-50 degrés et ses cumulonimbus de mouches avides. « J'étais en quête de reconnaissance », résume-t-il avec la franchise adamantine de ceux qui ont mis du temps avant d'oser s'exprimer. « En ville on n'est personne, à Birdsville on peut enfin devenir quelqu'un qui compte. » Ce n'est certes pas Shawn qui le contredirait. « L'homme aux chameaux », comme tout le monde le surnomme ici, a trouvé sa place dans la communauté. Une place d'autant plus forte qu'il a disparu depuis le meurtre de Nouille. « Il doit passer récupérer une selle de chameau qu'un couple a laissée pour lui en poste restante à la boulangerie. Quant à savoir quand, aucune idée, dans quelques semaines, quelques mois ? » Recoiffant sa charlotte, Dusty déplie son mètre quatre-vingts fatigué. Dans la cuisine, un grand faitout crachote une vapeur épicée. La farce de la journée des tourtes du jour est presque prête.

Dehors, au-dessus de l'ovale, les premiers accords d'orange flamboyant ont laissé place à la navette folle de l'hélicoptère qui relie l'aéroport au champ de courses, à deux kilomètres du village. Toutes les cinq minutes, le frelon emporte sa cargaison de passagères, la chevelure savamment piquée de peignes en plumes, pour une entrée VIP inoubliable sur le champ de sable. De l'autre côté de l'ovale, d'autres turfistes se pressent devant les caravanes de souvenirs. Ceux-là se réservent pour la Coupe de Birdsville, cet après-midi. Sous le porche du pub, les buveurs sont ponctuels. À 17 heures, comme convenu. Les Lorenze ont établi leurs quartiers chez la patronne du pub. Nadine me fait entrer dans la maison aux volets clos, pour préparer le thé. Dans la pénombre du salon, un bras au bronzage cow-boy enserre la couette du canapé-lit, visiblement refroidi par le petit 31 degrés affiché par le thermomètre. « Darren a la gueule de bois, il s'est lâché hier soir au pub », explique, attendrie, l'épouse du manager du ranch de Durrie. Nadine nous installe sous la véranda. Quand Nouille

est tombé en panne sur la route de Durrie, Shawn est resté quelques jours au ranch, le temps de trouver un travail ailleurs. « Il est assez sympa, mais il est étrange, il est différent. Franchement, il est un peu siphonné, pour aller marcher 5 200 kilomètres dans l'Outback, avec des dromadaires. Pour se trouver, il disait ! » Elle allume une cigarette, tente de trouver des termes diplomatiques et feutrés, s'assure que l'interview ne sera pas publiée en Australie. « Les gens dans la région s'émeuvent de l'histoire de ce pauvre Nouille qui a été tué et de son pauvre maître qui est inconsolable. Désolée, mais moi je n'ai pas vu la même chose. Il passait par des phases d'excitation où il n'arrêtait pas de parler de ses chameaux, de dire combien il les aimait, de les caresser, de les embrasser. Ces trois dromadaires, c'était sa famille. Et puis je ne sais pas ce qui lui passait par la tête, un détail le déstabilisait, et il avait des accès de fureur, il les frappait et leur hurlait dessus. Mais ce sont des animaux, ils ne peuvent pas deviner ce que tu attends d'eux ! »

Le mirage de la blquette bucolique s'estompe en même temps que le désir brûlant de rencontrer Shawn en tête-à-tête sur une dune de sable. Finalement, le filtre de poussière qui brouille ce désert semble plus confortable. Les deux dromadaires survivants de Shawn sont toujours quelque part sur les trois cents kilomètres carrés du ranch de Durrie. La sécheresse s'installe, et même eux pourraient manquer d'eau. « Il nous a appelés une seule fois en un an, et quand je lui ai demandé de venir les chercher, il m'a dit qu'il partait en vacances ! » Je n'ose pas me demander pourquoi Shawn refuse si obstinément de retourner au ranch de Durrie. Quant à Nadine, elle possède un franc-parler hors du commun dans la culture de l'Outback, mais elle refuse de se prononcer.

Sur le trottoir de sable du pub, le paysage a changé. Certes, le carnaval continue jusqu'à ce soir. Un singe et un cheval sont accoudés sur une barrière, relevant leurs masques à intervalles réguliers pour descendre une gorgée de rhum. Un groupe de turfistes déguisés en famille Pierrafeu passe devant eux et réclame une photo. Mais les forains de l'Outback commencent à ranger leur pacotille de souvenirs – « Birdsville, la dernière frontière ». Mon téléphone reste désespérément silencieux. Tous les éleveurs de la région savent que je recherche Shawn. Ils ont mon numéro. J'attends. Le vrombissement des groupes électrogènes et des climatiseurs est recouvert par le croassement insoutenable des corbeaux et le claquement de fouet irrégulier du drapeau australien au-dessus de l'ovale.

Dans ce mouvement symphonique *sotto voce*, une voix dissidente s'élève qui agace mon oreille, tant elle est familière. « Il s'est fait un royaume étrange, entre

le mur et le caniveau... » Des accords de guitare et de mandoline, la voix spectrale de Carla Bruni s'élève sur fond de coucher du soleil, au beau milieu de l'Australie. Elle s'échappe de ce pick-up garé à vingt mètres, vitres baissées, devant le stand des vendeuses de tee-shirts. Je marche droit sur Carla Bruni. En contournant le pick-up, je découvre une belle sexagénaire aux cheveux blond platine et rouge à lèvres rose fluo. Sa peau a pris une teinte caramel, comme si du sable lui coulait dans les veines. Judy s'apprête à rejoindre sa copine, affalée dans une piscine gonflable en plastique pour enfants, avec un décor de petits Nemo. À ce luxe insolent en plein désert, elles ajoutent le confort coupable d'une cigarette arrosée de vin blanc. En deux secondes, je me retrouve enrôlée de force pour traduire, en simultané, les paroles de Carla Bruni. « À chacun son âme de faïence, à chacun son ombre au tableau. »

Mon téléphone vibre. Shawn, le prince du désert, a resurgi. Il appelle depuis un ranch situé à six cents kilomètres de Birdsville, où il dresse ses nouvelles recrues. Shawn s'apprête à retraverser l'Australie dans l'autre sens, vers l'ouest. La vie repart. À dos de dromadaire. « Je ne veux pas vous parler de Nouille, j'ai des problèmes plein la tête, je ne me sens pas bien. » La tête bien lourde. D'avoir tranché celle de Nouille, peut-être ? Mais je n'ai pas le temps de poser la question fatidique. Il raccroche. Impassible, Carla Bruni susurre « Il n'a pas connu de vengeance, ni de douceur au fil de l'eau. La cruauté, l'indifférence se sont penchées sur son berceau », tandis que Judy se laisse glisser dans la piscine. ⑧



Caroline Lafangue est journaliste à Radio Australie, la station internationale de l'Australian Broadcasting Corporation. Installée à Melbourne depuis quatre ans, elle couvre l'actualité de l'Australie et du Pacifique. Elle est également correspondante de Radio France Internationale en Australie et a organisé des tournages télé. Dès qu'elle le peut, elle voyage dans « l'Australie de l'intérieur », cet Outback auquel les citadins tournent le dos, effarouchés par l'isolement et la rigueur du climat.



archive archive archive archive

华语 / languages



Technologie/ Pollution

Ondes électromagnétiques, ondes maléfiques ?

par Caroline Lafargue
Article publié le 17/04/2009 Dernière mise à jour le 27/04/2009 à 18:37 TU

Téléphones portables, téléphones mobiles de maison et réseaux Internet wi-fi, qui fonctionnent via des antennes-relais, exposent les populations à un brouillard électromagnétique intense. Les effets de ces radiations sur la santé sont extrêmement controversés. Un reportage de Caroline Lafargue apporte quelques éléments de réponse en résonance avec la table ronde sur les ondes qui se tient le 23 avril sous les auspices du gouvernement français.

Inprimer l'article

Envoyer l'article

Réagir à l'article



DR

Depuis son appartement au sixième étage, Carine est aux premières loges. En face, dans la forêt de toits et de cheminées parisiennes, on distingue des caissons gris :

Carine

Une électro-hypersensible parisienne

« « J'ai une inflammation de toute la gencive, du coup mon visage est gonflé et tout rouge, je me sens fébrile, et j'ai des maux de tête très forts. J'ai aussi des sensations de brûlures dans les paumes, sur les joues, des fourmillements dans les mains, et dans la poitrine. » »



17/04/2009 par Caroline Lafargue

Les symptômes de Carine sont en lien avec les « *armoires techniques des antennes-relais de téléphonie mobile* », explique André Bonnin, responsable du réseau des électro-hypersensibles au sein de l'association Robin des Toits, qui croule sous les demandes de mesures.

Armé d'une série d'appareils de mesure, il parcourt l'appartement. Le grillon -qui convertit en signal audio les champs électromagnétiques et la sonde isotropique -qui mesure l'intensité du champ électromagnétique en volts/m, sont formels : le problème se situe au niveau de la cuisine. « *Les maux de tête sont plus intenses dans cette pièce* », confirme Carine.

Pour cette mère de famille qui travaille dans le milieu artistique, tout a commencé en novembre dernier. Par erreur, le boîtier de son nouveau réseau wi-fi ne lui est pas livré. Elle frappe à la porte de sa voisine pour demander à partager son réseau. « *Je travaillais dans la cuisine, avec mon ordinateur et ça devenait insupportable je ne pouvais plus rester assise pour travailler. Et puis je me suis souvenue que le boîtier wi-fi de ma voisine était de l'autre côté du mur de ma cuisine. Je suis allée la voir, et j'ai appris que sa fille révisait ses examens non stop depuis 3 jours sur son ordinateur. Donc j'ai fait le lien, ça coïncidait avec la durée de mes maux de tête* », explique-t-elle. Derrière elle, André Bonnin acquiesce d'un signe de tête et rajoute : « *Mes appareils détectent aussi une antenne de téléphone mobile de maison, le DECT, chez la voisine de l'autre côté de la cloison, et ça, c'est super nocif* ». L'inconfort quotidien de Carine fluctue en fonction de l'intensité du brouillard électromagnétique dans lequel elle évolue. Mais les symptômes sont toujours là.



DR

Qu'en disent les médecins ? « *Je suis allée voir un généraliste, je lui ai parlé de mon inflammation de la gencive et des maux de tête, il ne me croit pas trop. Il y a un grand doute de la médecine envers tout ça et je ne comprends pas bien pourquoi* », regrette-t-elle.

Ondes électromagnétiques et tumeur au cerveau

Depuis des années, les opérateurs -et même l'Organisation Mondiale de la Santé (l'OMS)- expliquent que ces symptômes d'électro-hypersensibilité sont d'ordre psychosomatique. Et pourtant, en France, quelques associations comme Robin des Toits, la Criirem, Ecologie sans Frontières ou la Priartem se battent contre ce déni des effets des ondes électromagnétiques.

Mais surtout, dans le monde entier, des scientifiques de renom sont parvenus à des résultats extrêmement préoccupants. A tel point que deux sénateurs verts, Jean Desessart et Marie-Christine Blandin, ont organisé une Journée des Antennes le 17 mars dernier pour faire le point avec les pionniers des recherches sur les ondes électromagnétiques. Parmi eux, le Suédois Lennart Hardell, professeur en oncologie et cancérologie, a présenté les résultats de ses recherches épidémiologiques sur le lien entre l'utilisation d'un téléphone portable et les risques tumeur au cerveau. Ses découvertes font froid dans le dos : selon lui, les utilisateurs de portables de moins de 20 ans ont 5 fois plus de chances de développer une tumeur que les autres. Fidèles à leur politique de la chaise vide, les opérateurs de téléphonie mobile avaient décliné l'invitation du Sénat. Personne n'était donc là pour répondre aux inquiétudes de l'assistance.

Destruction des brins d'ADN



Antennes relais de trois opérateurs français sur un toit de HLM.

DR

Coordinateur de ces recherches transeuropéennes, le biologiste allemand Franz Adlkofer et ses chercheurs ont fait une découverte fondamentale : les ondes électromagnétiques des téléphones portables brisent les brins de notre ADN. Soit les cellules touchées par cette génotoxicité meurent, soit elles se muent en cellules cancéreuses. Au départ, le Professeur Adlkofer et ses collègues n'ont pas voulu croire à des résultats si alarmants que les revues scientifiques ont mis du temps à les médiatiser.

Dès qu'ils sont tombés dans le domaine public, les équipes de Reflex ont essuyé une volée de critiques violentes de la part d'autres scientifiques plus proches de l'industrie de la téléphonie, n'hésitant pas à affirmer que les résultats étaient truqués. Aujourd'hui, c'est une référence en ce qui concerne les effets biologiques des ondes. « *Il y a beaucoup de travaux qui ne sont peut-être pas aussi décisifs que ceux du programme Reflex, mais dont les résultats vont dans la même direction. Et désormais on ne pourra plus faire autrement que d'accorder de l'importance à cette question* », estime le Professeur Adlkofer, qui a co-signé un « appel du 23 mars » avec les Professeurs Belpomme, Hardell et Johansson, pour l'application du principe de précaution.

« Possibilité de maladies dégénératives du système nerveux central »

De son côté, le Professeur Belpomme, cancérologue, et pionnier dans l'étude clinique des effets des ondes électromagnétiques, n'est pas plus rassurant que ses collègues. A l'hôpital parisien Georges Pompidou, ce médecin s'est particulièrement intéressé au syndrome d'intolérance aux champs magnétiques, une pathologie moins lourde que les tumeurs au cerveau et autres cancers prédits par les professeurs Hardell et Adlkofer, mais qui pourrait potentiellement concerner beaucoup plus de monde.

Le professeur Belpomme a donc reçu des dizaines de personnes victimes du syndrome d'intolérance aux champs magnétiques, et a pu en dresser le tableau clinique en deux phases : une phase inaugurale avec des maux de tête, des troubles de la concentration et de la sensibilité, et une phase d'état où l'insomnie, la fatigue et la dépression font leur entrée. « *A partir de cette cohorte de sujets, on peut étudier l'évolution dans le temps de leur syndrome, pour connaître les risques à terme : très certainement la possibilité de maladies dégénératives du système nerveux central, telles que maladie de Parkinson du sujet jeune mais probablement aussi des maladies d'Alzheimer du sujet jeune et on ne peut pas exclure aid la possibilité de cancers, qui surgiraient à distance chez les malades du syndrome d'intolérance aux champs électromagnétiques* », estime-t-il.

Dominique Belpomme

Professeur de cancérologie

« *Les risques de l'exposition aux ondes électromagnétiques sont la maladie de Parkinson et la maladie d'Alzheimer du sujet jeune, et on ne peut pas exclure la possibilité de cancers* »



17/04/2009 par Caroline Lafargue

Malgré ces résultats scientifiques, la plupart des Etats dans le monde ont gardé des seuils limites d'exposition aux champs électromagnétiques. Et sont restés extrêmement prudents sur la nocivité des portables et autres wi-fi. A une exception notoire près : en Côte d'Ivoire, la semaine dernière, un représentant de l'Agence Nationale de l'Environnement a annoncé : « *Nous détruirons les antennes toxiques, car elles représentent des risques cardiaques et pour le corps humain en général* ».

Cette reconnaissance publique, les victimes du syndrome d'intolérance aux ondes, les scientifiques indépendants et les associations en rêveraient. En France, le bras de fer qui les oppose depuis des années aux opérateurs et l'Etat n'a pour l'instant abouti qu'à la promesse de Nathalie Kosciusko-Morizet, ancienne ministre de l'environnement et nouvelle secrétaire d'Etat à l'économie numérique, d'organiser d'une table ronde sur les effets des antennes le 23 avril prochain.

Mais, contrairement au courageux représentant Ivoirien, le Premier Ministre François Fillon en est sûr : « *Les expertises disponibles ne permettent pas de conclure sur le lien éventuel entre l'utilisation de la téléphonie mobile et le risque de cancer. L'hypothèse d'un risque de santé pour les populations vivant à proximité des antennes-relais de téléphonie mobile ne peut être retenue.* » Reste à savoir si les résultats des scientifiques Lennart Hardell, Olle Johansson, Franz Adlkofer, Dominique Belpomme, vont être étudiés au cours de cette table ronde ...

Pour en savoir plus :

/ La réglementation en vigueur et les moyens de protection contre les ondes électromagnétiques:

- lire : *Survivre au téléphone mobile et aux réseaux sans fils*, de Michèle Rivasi, Maxence Layet et Catherine Gouhier, éd. Le Courrier du Livre, 2009.

- Ecouter l'émission « C'est pas du vent » du 25 février 2009.

Marita DAVIES

La maison mer

L'écrivaine raconte, dans un livre pour enfants, le quotidien de sa mère kiribatienne, qui construit, inlassablement, un mur devant sa maison pour échapper à la montée des eaux.

PAR CAROLINE LAFARGUE, À MELBOURNE (AUSTRALIE)

PHOTO : SARAH ANDERSON POUR TERRA ECO

C'EST UN ÉDIFICE ARTISANAL de pierres et de béton, haut de 1,70 mètre, qui nargue les vagues furieuses. Un barrage entre le Pacifique et les deux maisons de la famille Davies, construites à Teoarereke, sur l'atoll de Tarawa-Sud, la capitale des Kiribati. Cette sentinelle brise-vagues est « devenue un membre de notre famille, précise Marita Davies, avec une note d'amusement dans sa voix chaude. Quand Teaote, ma mère, est aux Kiribati, je l'appelle pour lui demander comment va la digue. »

De père australien et de mère kiribatienne, la jeune écrivaine-blogueuse vit à Melbourne, en Australie, mais a passé toutes ses vacances scolaires à Teoarereke. En lieu et place des châteaux de sable, Marita Davies, aujourd'hui âgée de 30 ans, se remémore ces expéditions en 4x4 pour aller chercher des sacs de ciment et bétonner la digue. Sa mère, elle, consacre plusieurs mois par an aux soins quotidiens du mur. Et, quand la famille rentre à Melbourne, celui-ci n'est jamais loin. Il s'invite, autour du dîner, dans les conversations familiales. Les jours de grandes marées, Teaote Davies garde les yeux rivés sur les sites de prévision de météo marine, en priant pour que l'édifice résiste aux assauts de l'océan. « On a déjà atteint des marées de 2,98 mètres. Certes, cela n'arrive pas tous les mois, mais ça m'inquiète beaucoup, car l'atoll de Tarawa-Sud culmine à 3 mètres d'altitude seulement », explique Marita Davies. La jeune femme se souvient de cette nuit de très grande marée, en

2011. Les vagues rugissantes donnaient des coups de boutoir contre le mur, à deux mètres de la maison. « Ma chambre était située à quatre mètres de l'océan et j'avais l'impression de partir à la dérive, dans mon lit, seule, perdue au milieu du Pacifique. J'ai eu la peur de ma vie. Je suis allée me réfugier aux côtés de ma grand-mère, dans la cuisine, la pièce la plus éloignée de l'océan. Là, je ne subissais plus ce bruit terrifiant des vagues. »

UN ÉTERNEL RECOMMENCEMENT QUI PAYE

Teaote Davies, aujourd'hui âgée de 54 ans, s'est improvisée ingénieuse en travaux publics en 1992, quand les vagues ont commencé à éclabousser trop souvent sa véranda. Les débuts furent modestes. À l'époque, le mur n'était qu'une petite rambarde basse. Mais, depuis, la mère de famille roule ses pierres de plus en plus haut, pour mieux les voir dévaler la digue, quasiment à chaque nouvelle lune et pleine lune, deux fois par mois. Un éternel recommencement qui paye, car les deux maisons n'ont encore jamais été inondées. Les vagues crachent leur écume par-dessus le mur, mais Teaote Davies écope la véranda et repart vaillamment combler les fissures de sa digue.

De ce quotidien de Sisyphe, Marita Davies a tiré un livre illustré, destiné aux enfants de 5 à 10 ans, *Teaote and the Wall* (Teaote et le mur). « Les Kiribati risquent d'être submergées par l'océan d'ici à cinquante ans. Et le reste du monde ne sait même pas que ce pays →

→ existe, tellement il est microscopique. Donc l'idée est de m'adresser aux enfants parce qu'ils posent des questions. Les parents doivent ensuite faire des recherches pour leur répondre. C'est le meilleur moyen de toucher le plus de gens possible pour créer une prise de conscience. »

La houle virtuelle de Twitter a emporté cet opus jusqu'en France, où l'institutrice Marie Lenoir a eu vent de la campagne de financement participatif lancée par Marita Davies pour imprimer le livre. C'est ainsi que les élèves de CE1 d'une école de Saumur (Maine-et-Loire) l'ont étudié. « Ils savent pourquoi le niveau de l'océan augmente et ont donc bien suivi l'histoire de Teaote. Certains m'ont dit : "Mais ils vont mourir noyés !" ; d'autres : "Mais alors Teaote va émigrer ?" », raconte la maîtresse. Beaucoup de parents ont, eux, découvert l'existence des Kiribati et de la montée des eaux à travers le spectacle dansé par leurs enfants, inspiré du livre de Marita Davies. Un groupe d'élèves figurait les vagues menaçantes, tandis qu'un autre empilait des briques en plastique pour fabriquer une digue. De retour à la maison, certains enfants ont commencé à admonester leurs parents quand ils allumaient la climatisation. « L'un d'eux a décrété que dorénavant, il irait à l'école en trottinette », sourit l'institutrice.

« PAS DE CATÉCHISME CLIMATIQUE »

A 7 ans, ces enfants maîtrisent des concepts qui laissent perplexes certains parents. Mais ce n'était pas l'effet voulu par Marita Davies. Dans son livre, le coupable n'est jamais désigné. Le mot « changement climatique » n'apparaît pas, sauf en petits caractères, dans le paragraphe de présentation de l'auteur. « Je ne voulais pas faire du catéchisme climatique, juste raconter aux enfants l'histoire de ma mère, pour qu'ils puissent s'identifier à sa lutte quotidienne. Ce terme de changement climatique est trop abstrait. La plupart des enfants ne savent pas ce que c'est, et moi non plus je ne comprends pas toujours bien comment ça marche ! »

D'ailleurs, aucun scientifique ne se risquerait à ce raccourci : accuser le changement climatique de causer le recul de la plage sur le pas de la porte de Teaote Davies. Depuis un siècle, le niveau de l'océan a augmenté, certes. « Mais sur un atoll, les côtes fluctuent naturellement. Dans certains endroits, elles reculent, dans d'autres, elles avancent », précise Scott Smithers, chercheur australien en géomorphologie littorale. Et quand le courant marin El Niño entre dans la danse, les Kiribati essuient de très grandes marées. A Tarawa-Sud, bien d'autres facteurs accroissent les risques d'inondation, à commencer par la densité démographique, qui atteint celle de Hongkong. Faute d'espace, beaucoup de Kiribatians, comme la famille Davies, construisent tout près de l'océan, dans des endroits où leurs ancêtres ne se seraient jamais risqués. Comble de l'ironie, l'érection anarchique des digues par les familles a accéléré l'érosion du littoral. Teaote Davies ignore

« LES KIRIBATI
RISQUENT D'ÊTRE
SUBMERGÉES
PAR L'OCÉAN
D'ICI À
CINQUANTE ANS.
ET LE RESTE DU
MONDE NE SAIT
MÊME PAS QUE
CE PAYS EXISTE. »

que son héros, le mur qui protège sa maison, est aussi son pire ennemi. Normalement, les vagues apportent du sable sur la plage, ce qui permet à l'atoll de s'élever, et peut-être, selon certains scientifiques, de compenser ainsi l'élévation du niveau de l'océan. « Mais, contrariées par cet obstacle, les vagues dissipent leur énergie au pied du mur et elles emportent le sable qui s'y trouvait », explique Scott Smithers. « C'est vrai que, depuis que nous avons construit la digue, la plage a disparu devant le mur. Mais pour ma mère, construire un rempart contre les vagues, c'était un réflexe instinctif », note Marita Davies.

Désormais, c'est certain, le mur restera un membre de la famille, à vie. A moins, dans un geste de bluff, de l'abattre et de laisser les vagues inonder les maisons, pour permettre à la plage de croître à nouveau. Une situation absurde, qui impliquerait l'abandon de la concession familiale. « Nous ne savons pas comment seront nos terres dans cinq ans, mais ma mère va continuer à se battre. » En attendant, Teaote Davies est vouée à demeurer l'esclave de son mur, et à le construire de plus en plus haut. Elle peut gagner cette course verticale contre l'océan, quitte à vivre dans une île-prison. Quoi qu'elle fasse, elle est coincée entre deux absurdités. Mais, comme dit Marita Davies, « maman est de taille à soulever des rochers ». Il faut imaginer Sisyphe heureux. —

teaoteandthewall.com



#BREXIT

#COVID-19

PODCASTS

AFRIQUE

AFRIQUE FOOT

LES PLUS LUS

STOP L'INFOX

Information Coronavirus • Français à l'étranger : consultez les informations officielles et les recommandations émises par le Gouvernement →



/ Asie-Pacifique

AUSTRALIE

Australie: les écoliers font grève pour le climat



Publié le : 30/11/2018 - 10:35



Des élèves de différentes écoles manifestent contre le changement climatique ce vendredi 30 novembre 2018 à Sydney. Saeed KHAN / AFP

Texte par : RFI [Suivre](#) 3 mn

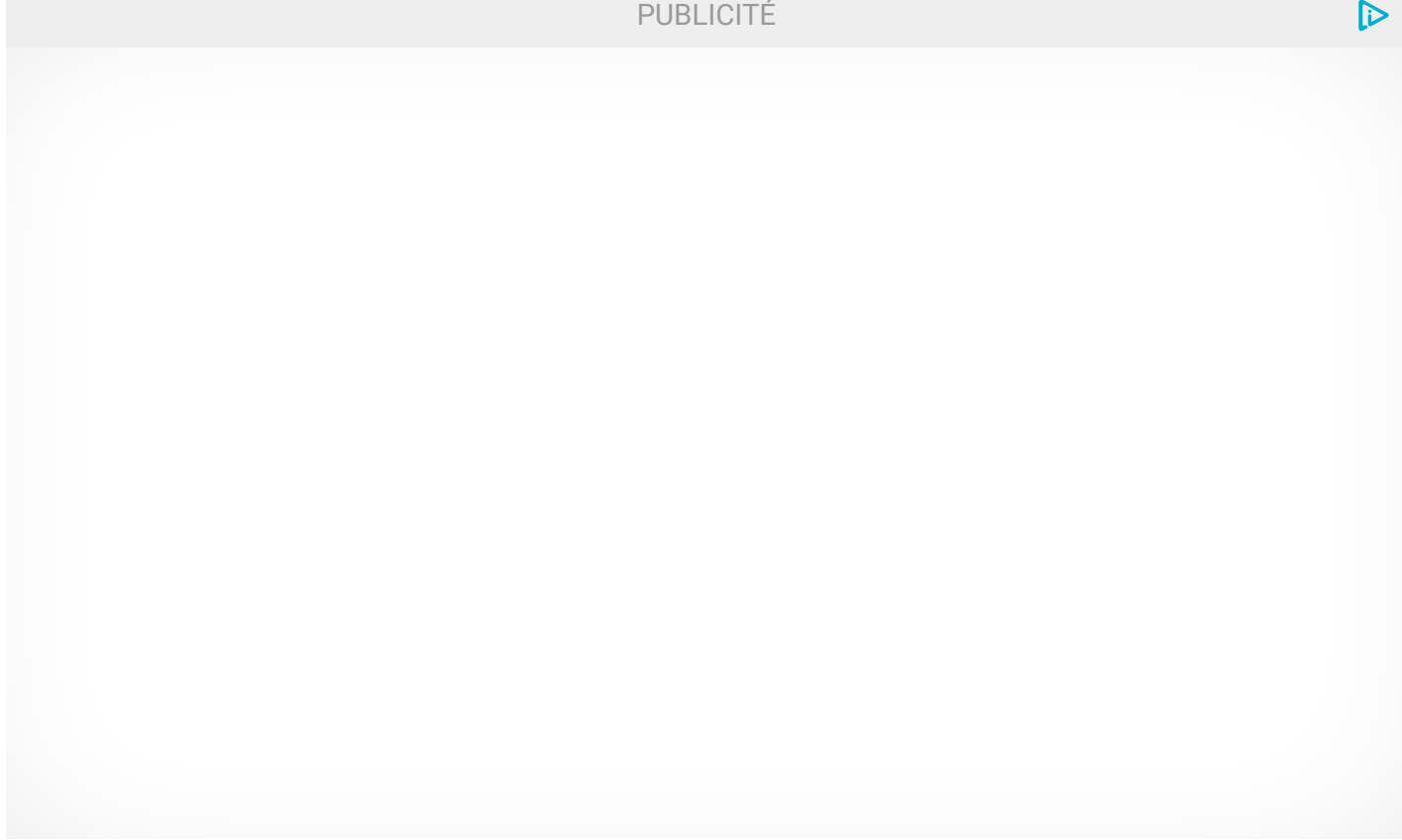
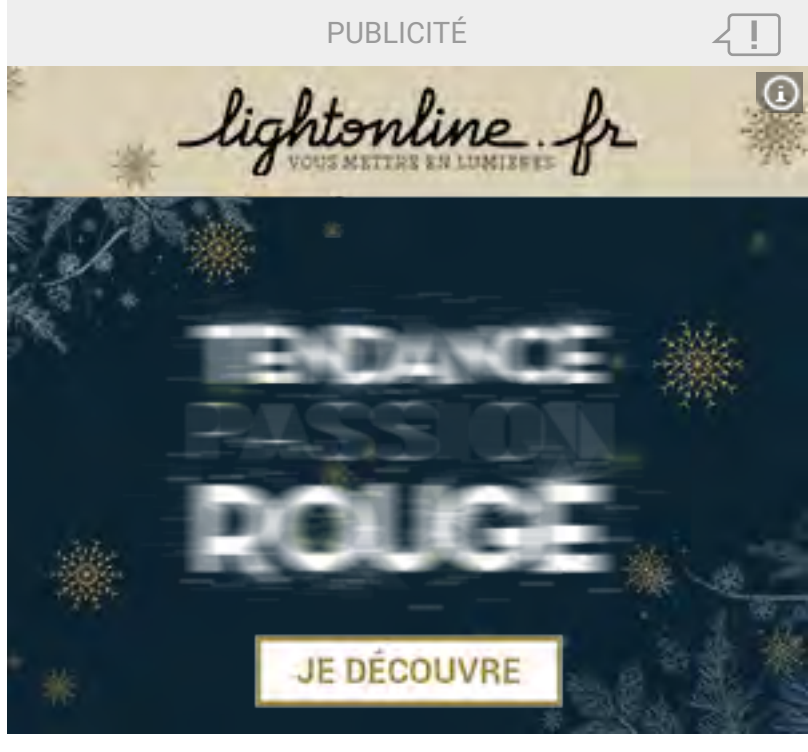
En Australie, écoliers, collégiens et lycéens manifestent ce vendredi 30 novembre dans toutes les grandes villes pour sauver le climat, à quelques jours de l'ouverture de la COP24, sur laquelle le gouvernement australien garde un silence assourdissant. Le pays est aux prises avec des événements climatiques extrêmes. La tempête du siècle s'abat sur Sydney. Ailleurs, la sécheresse sévit et des tornades de feu inédites dévorent le « bush » de l'Etat du Queensland. Pour la première fois depuis longtemps, les petits Australiens font grève contre l'inaction du gouvernement libéral.

Avec notre correspondante à Melbourne, **Caroline Lafargue**

Des centaines d'écoliers, de collégiens et de lycéens, encadrés par des parents, et par la coalition des jeunes pour l'action climatique, une association classée à gauche, défilent à Melbourne ce vendredi pour la lutte contre le changement climatique.

La petite Morgane Rayburg est l'une des seules de sa classe à faire grève, sa première. Elle brandit une pancarte sur laquelle elle a écrit : « J'ai 9 ans et j'en sais plus que le Premier ministre sur le changement climatique. Il devrait retourner à l'école. »

« Je rends service à l'environnement en n'allant pas à l'école aujourd'hui pour venir manifester, déclare-t-elle. Je rêve qu'en Australie, l'air soit propre et qu'on ait tous des panneaux solaires et plus de forêts urbaines. »



COP21 : engagements non-tenus

L'inspiration de ces petits grévistes est Greta Thunberg, la lycéenne suédoise qui fait un « sit-in » chaque semaine devant le Parlement de son pays, exigeant des mesures pour le climat. Son action a touché Harriet O'Shea-Carre, 14 ans, qui a lancé le mouvement en Australie.

« Nous voulons que l'étude du changement climatique soit obligatoire, explique-t-elle. Ce n'est pas le cas dans notre collège. Et puis, le gouvernement doit bloquer le projet de la grande mine de charbon opéré par Adani, qui est une catastrophe, et fermer les autres mines de charbon. »

Le gouvernement l'a déjà dit : il ne renoncera pas au charbon et l'Australie ne tiendra pas ses engagements de réduction d'émissions pris à la COP21.

[AUSTRALIE](#) [ENVIRONNEMENT](#) [CLIMAT](#) [CHANGEMENT CLIMATIQUE](#) [PARIS CLIMAT 2015](#)

SUR LE MÊME SUJET

[AUSTRALIE / CLIMAT](#)

Pourquoi l'Australie sacrifie la recherche sur le climat?

[CHRONIQUE DES MATIÈRES PREMIÈRES](#)

L'Australie fait chuter les prix du lithium

[AUSTRALIE / POLITIQUE](#)

Australie: Scott Morrison, un nouveau Premier ministre à la tête du pays

CONTENUS SPONSORISÉS



Le sosie zombie d'Angelina Jolie condamnée en Iran à dix ans de Cinéma	Ce nouveau livret d'épargne à 4,26% disponible partout en France ! Info Epargne	Olivier Véran évoque la possibilité d'un reconfinement national sur BFMTV Gentside Découverte
Covid-19: la Suède "a échoué", dit son roi Carl XVI Gustaf	Politique - Emmanuel Macron positif au Covid-19 : le président a-t-il été...	Hong Kong: la répression politique par les tribunaux continue
Malansac : L'anti-rides qui cartonne chez vous Sante Energie	Malansac: Nachez pas de panneaux solaires avant de lire ceci Programme énergie verte	

sponsorisé par Holzkern
Tu es sûr de ne pas te tromper avec ces best-sellers

Découvre les montres Holzkern les plus populaires en bois et en pierre	Montre unique en bois d'olivier et nacre bleue véritable	Le chronographe Holzkern le plus populaire (Leadwood / Marbre)
---	---	---

ÉGALEMENT SUR RFI

17/12/2020 Le Parlement européen dénonce le travail forcé des Ouïghours dans la région du Xinjiang en Chine	17/12/2020 Chine: les plateformes d'achats communautaires se multiplient
17/12/2020 Covid-19 : le gouvernement indien annule la session du parlement fédéral prévue en fin d'année	17/12/2020 De retour sur Terre, la sonde chinoise rapporte les premiers morceaux de la Lune en 44 ans
17/12/2020 Hong Kong: la répression politique par les tribunaux continue	16/12/2020 Hong Kong : la Chine inculpe les 12 fuyards qui voulaient rejoindre Taiwan
16/12/2020 La Corée du Sud en passe de perdre le contrôle de la pandémie de Covid-19	ENTRETIEN 16/12/2020 Xinjiang: à qui profite l'exploitation des Ouïghours dans les champs de coton?
REPORTAGE 15/12/2020 Philippines: dans le quotidien confiné des enfants des rues à Manille	15/12/2020 Nouvelle-Calédonie: le site industriel de Vale cible d'un incendie criminel
15/12/2020 La Corée du Sud interdit l'envoi de tracts anti-Pyongyang vers le Nord, une pratique historique	14/12/2020 Chine: le Parti communiste aurait infiltré des entreprises et des institutions étrangères

Australie: le dingo, croqueur de chèvres et sauveur de l'environnement

monde



Avant de les lâcher sur Pelorus, les autorités ont équipé les dingos de colliers GPS... et elles leur ont implanté une capsule de poison, distillée à retardement. • ©Ben Allen



Sur Pelorus, une île de la Grande barrière de corail, 300 chèvres sauvages détruisent l'écosystème. Les autorités ont donc lâché des dingos pour tuer les brouteuses. Mais une fois leur mission terminée, les dingos seront abattus, ou empoisonnés. Un détail qui provoque l'indignation.

Caroline Lafargue/ABC Radio Australia (CM) - Publié le 31 juillet 2016 à 09h21

Un bon dingo est un dingo mort. C'est l'opinion largement répandue parmi les éleveurs de bétail en Australie qui voient souvent les dingos s'attaquer à leurs troupeaux. Personne ne pourrait les imaginer en sauveurs de l'environnement, et pourtant c'est leur rôle sur l'île de Pelorus, située sur la Grande barrière de corail, à environ 80 km au nord de Townsville.

En juillet, le conseil du comté de Hinchinbrook a lâché deux dingos sur Pelorus. Leur mission: manger les chèvres. Pelorus est toute petite, d'une superficie de 4 km carrés, et elle est infestée de chèvres sauvages, 300 brouteuses qui détruisent l'écosystème, comme l'explique Ray Nias, le responsable de l'ONG Island Conservation pour la zone du Pacifique Sud-Ouest, qui se consacre à l'éradication des espèces invasives sur 52 îles dans le monde.

« Les chèvres sauvages posent un problème énorme sur beaucoup d'îles dans le monde. Elles mangent les plantes endémiques, et elles sont capables de raser ces îles, de les transformer en rochers nus, souligne Ray Nias. En plus, les chèvres peuvent propager les mauvaises herbes, et elles causent l'érosion des sols.»

Pelorus, une île de 4 km carrés, héberge environ 300 chèvres sauvages, qui détruisent l'écosystème. • ©Ben Allen

C'est la solution de dernier recours pour les autorités. Elles ont d'abord tenté de piéger et d'abattre les chèvres, mais c'est quasiment impossible, car elles évoluent sur un terrain très accidenté et très touffu. Finalement, lâcher des dingos serait plus efficace, mais surtout, plus économique. Ray Nias:

« On a déjà réussi à éradiquer les chèvres sauvages de l'île australienne Lord Howe, mais il a fallu mobiliser un hélicoptère pour les abattre, et également, déployer des chasseurs au sol. Évidemment, ça coûte cher. Et s'il y a une méthode meilleur marché, mais efficace, comme lâcher des dingos, on pourrait l'appliquer dans d'autres îles pour les débarrasser des chèvres. »

En 1993, sur l'île de Townsend, des dingos ont aussi été introduits pour éliminer les chèvres sauvages, mais ensuite il a fallu 10 ans aux autorités pour se débarrasser des dingos. Les deux dingos tueurs ont été stérilisés et les vétérinaires leur ont implanté des capsules de poison qui ne deviendra actif que dans deux ans - au cas où les tireurs n'arrivent pas à les abattre. Car quand les dingos auront exterminé les chèvres, il ne s'agirait pas que les dingos meurent de faim, à petit feu, ou deviennent à leur tour une menace pour l'écosystème fragile de l'île de Pelorus.

Le Dr. Lee Allen traite un dingo. Avant d'en lâcher deux sur Pelorus, il les a stérilisés. • ©Dominique Schwartz/ ABC

Le département de la biosécurité du Queensland a donné son feu vert à l'élimination des dingos tueurs, jugeant qu'elle respecte son code éthique.

Mais Mark Townend, de la RSPCA - l'équivalent australien de la SPA française, n'est pas du même avis.

« Nous n'avons rien contre le contrôle des populations d'animaux sauvages. Il faut bien protéger la faune et la flore, mais nous devons tuer ces animaux de manière humaine, estime-t-il. Et en introduisant ces chiens sauvages pour qu'ils tuent ces chèvres, on expose les chèvres à une mort horrible et douloureuse, car les chiens vont les manger seulement partiellement. Donc ce n'est pas une bonne attitude en 2016. »

La RSPCA va faire appel de la décision des autorités auprès du comité d'éthique du Département de la biosécurité du Queensland.

De son côté, Lyn Watson, une spécialiste des dingos, prédit que le plan va échouer. Elle a ouvert un centre de découverte du dingo dans le Victoria. Et selon elle, les femelles dingos sont bien meilleures chasseuses que les mâles, or ce sont des males qui ont été introduits sur l'île de Pelorus. Et, ajoute-t-elle, les dingos préféreront la solution de facilité, c'est-à-dire chasser des rats ou des oiseaux dans des nids au sol, plutôt que de s'attaquer aux chèvres, qui sont plus grosses et agiles.

Son opinion est contredite par un zoologue du Département de la biosécurité du Queensland, Lee Allen, qui rappelle que les dingos tuent déjà des chèvres et des moutons toute l'année en Australie, au grand désespoir des éleveurs.

Thématiques associées

australie

monde

+ sur le thème "monde"

océan pacifique La Nouvelle-Zélande envisage d'ouvrir ses frontières à l'Australie... 14/12/2020	onu La France demande la désinscription de la Polynésie de la liste de... 08/12/2020	océan pacifique Une dépression tropicale pourrait se former ce week-end sur le Van... 08/12/2020	océan pacifique Sydney subit la canicule et enregistre sa nuit de novembre la plus... 30/11/2020	asie Bras de fer entre Pékin et Canberra autour du vin australien ... 27/11/2020
---	---	---	---	---



d'actualités sur franceinfo:

DIRECT. Procès des attentats de janvier 2015 : la cour d'assises s...	Procès des attentats de janvier 2015 : avant le verdict, retour su...	Procès des attentats de janvier 2015 : le dernier cri d'innocenc...	Procès des attentats de janvier 2015 : la défense d'Ali Riza Polat...	Procès des attentats de janvier 2015 : "Dieu remis à sa place", ti...
--	--	--	--	--



Arts et métiers

Christophe Le Tahitien, Compagnon menuisier

par Caroline Lafargue
Article publié le 30/03/2009 Dernière mise à jour le 01/04/2009 à 14:09 TU

Directeur général de L'Atelier78, une entreprise de menuiserie d'art et d'agencement, Christophe Le Tahitien porte haut la couleur bleue de ses Compagnons menuisiers. Après 20 années de bonheur à l'établi, il a pris du galon et coordonne des chantiers de luxe à travers le monde, tout en transmettant les valeurs du compagnonnage : fraternité, équité et goût de l'effort pour le bien commun.



(Photo : Caroline Lafargue/ RFI)

Imprimer l'article Envoyer l'article Réagir à l'article

C'est à l'occasion de l'exposition *Du cœur à l'ouvrage – Chefs d'œuvre des Compagnons du Devoir*, présentée jusqu'au 23 août 2009 au Musée des Arts et Métiers (voir article ci-contre) que RFI est allé à la rencontre de Christophe Lalla, alias Le Tahitien.

« Travail joyeux vaut paradis »

Juste avant le Paradis, il y a la Tour Eiffel. A ses pieds, brille une pépite dissimulée dans les murs élégants d'un hôtel particulier haussmannien, avec accès direct au Champ de Mars. Au centre de la bâtisse, un vertigineux escalier hélicoïdal en staff blanc vous mène au sommet des quatre étages surmontés d'un cloître. Cet ensemble de 1000 mètres carrés, alliant luxe et simplicité, est né de l'imagination de Pierre Yovanovitch, l'étoile montante de l'architecture d'intérieur.



© L'Atelier 78

Dans pareil écrin, la moindre erreur serait un sacrilège. « *A part L'Atelier 78, il n'y a que deux ou trois menuiseries d'art sur la place de Paris, qui soient capables d'un tel niveau de précision et de finition* », estime Xavier Charvet, architecte chargé de projets à l'Agence Pierre Yovanovitch, en visite sur le chantier ce jour-là. A côté de lui, Christophe Lalla, le directeur général de L'Atelier 78, contemple avec satisfaction les portes monumentales qui ouvrent sur le bar et la cave à cigares. « *Je suis content parce que ce n'était pas gagné de faire des portes planes de cette dimension : 4.20m par 1.80m ! Pour éviter toute déformation dimensionnelle, ou que la porte ne se voile, on a fait une ossature métallique en acier, dans laquelle on a intégré du chêne, et en couverture, des panneaux de médium, un produit très dense fait avec des fibres de bois compressées. Et normalement ça ne doit pas bouger ! Notre métier nous oblige à beaucoup d'humilité, parce que le bois nous habitue au long de notre carrière à de mauvaises surprises qu'il faut savoir anticiper* », explique-t-il.

Ecouter Christophe Le Tahitien

Un exemple de réalisation d'hôtel particulier



31/03/2009 par Caroline Lafargue

Sa carrière, Christophe Lalla l'a commencée quasiment au berceau. Ses premiers souvenirs remontent à l'âge de 7 ans. « *Je bricolais, je construisais des petits objets en bois, un oiseau ou un bout de cadre. J'ai du mal à expliquer pourquoi j'ai eu envie de ce contact avec la matière, mais je trouvais rigolo d'essayer de trouver des solutions pour assembler chaque pièce de bois. A l'époque j'habitais en Polynésie française, la maison était entourée d'une végétation dense, et je travaillais des bois comme le santal ou le coco* », se souvient celui qui, logiquement, a pris par la suite le nom compagnonnique de Christophe Le Tahitien.

Captivé par ce matériau si varié et vivant, il quitte le lycée en première. « *Je n'en pouvais plus d'être assis. J'ai trouvé un artisan menuisier qui m'a pris en apprentissage en Bretagne. Et puis ma mère a découvert le Musée du Compagnonnage de Tours pendant une classe verte avec ses élèves. Elle a ramené des prospectus et, curieux, j'ai contacté la Maison des Compagnons de Nantes. Ils m'ont envoyé à Troyes et c'est là que j'ai débuté mon Tour de France* ».

Ecouter Christophe Le Tahitien

Ses débuts avec le bois et comment il a découvert les Compagnons



31/03/2009 par Caroline Lafargue

« A cœur vaillant, rien d'impossible »

Son itinérance initiatique le mène à Marseille, Bordeaux, Nîmes, Lille, puis St-Rémy-les-Chevreuse, où il reçoit une bourse de la Fondation Coubertin, la prestigieuse « université ouvrière ». « *On partageait le temps entre des cours théoriques, d'histoire de l'art par exemple, et la pratique dans l'atelier. J'y ai exploré des facettes inconnues de notre métier: l'arétier ou la courbe qui sont des techniques nécessitant un art du trait suffisamment développé pour pouvoir exprimer un ouvrage par une épure et ensuite le réaliser* », raconte Christophe Le Tahitien.

C'est encore à des courbes qu'il se confronte lors de la préparation de son travail de réception (*autrement appelé « chef d'œuvre »*), en fonction duquel les anciens déterminent si l'aspirant a l'étoffe d'un Compagnon du Devoir. « *Je leur ai demandé de faire un travail qui puisse être utile et pas une maquette, comme c'était l'usage à l'époque. J'ai eu beaucoup de chance, ils m'ont envoyé à Château- Gonthier, en Mayenne, pour construire une porte cintrée en plan, c'est-à-dire qui épouse un arc de cercle, et aussi cintrée en élévation, pour équiper une tourelle* », raconte-t-il. De quoi faire le cauchemar de tout menuisier, si doué soit-il.

A cette occasion, Christophe Le Tahitien a pu tester sa patience et son courage, deux qualités particulièrement prisées chez les compagnons. « *En sortant de la réunion je me suis gratté la tête en me demandant par quel bout j'allais m'y prendre. Même si l'année d'avant, j'avais appréhendé la science du trait courbe, quand je me suis retrouvé seul face à un panneau de mélaminé pour faire mon épure, et qu'il était blanc de chez blanc, et qu'il fallait que je sois méthodique et logique, alors oui, ça a été un moment difficile. J'y ai passé des centaines d'heures* ».



(Photo : Caroline Lafargue/ RFI)

Car derrière sa physionomie toute en rondeur, se cache une personnalité impulsive et volontaire, obsédée par son propre perfectionnement. « *Il y a des gens dans mon métier qui sont naturellement doués, mais moi c'était loin d'être le cas. Par contre, j'ai une qualité qui m'a permis de surmonter ces difficultés liées au métier et à sa compréhension, c'est le travail, je suis un bourreau de travail, d'ailleurs parfois mes proches me le reprochent* », avoue-t-il, en totale cohérence avec l'enseignement compagnonnique, qui prône la nécessité de se surpasser. D'où l'intérêt de la vie collective, qui permet entre autre une saine émulation.

Ecouter Christophe Le Tahitien

L'épopée de son travail de réception



31/03/2009 par Caroline Lafargue

« Ni se servir, ni asservir, mais servir »

Disert sur la pratique de son artisanat, Christophe Le Tahitien l'est peu sur sa vie compagnonnique, comme si l'on touchait à son intimité. « *On essaie d'être discrets sur notre compagnonnage, c'est une de nos valeurs, on ne doit pas faire commerce de notre état de compagnon* », se justifie-t-il. Aucun détail donc sur sa cérémonie de réception en 1989. Il accepte néanmoins de nous montrer sa couleur de compagnon menuisier, ce ruban de velours bleu frappé des symboles du compagnonnage, la Maison de la Mère (Marie-Madeleine), la Tour de Babel, la Pyramide (qui représente le sens de l'effort), le Temple, le Tombeau (symbole du sens du sacrifice), la Cathédrale, le Labyrinthe, etc. Dernier symbole frappé sur sa couleur, et pas des moindres : celui du Compagnon Fini. C'est la consécration, le couronnement d'une vie de Compagnon. La cérémonie de sa « finition » s'est tenue il y a quelques mois, mais là encore, Christophe Le Tahitien reste évasif. Tout au plus nous dira-t-il qu'il doit désormais s'occuper particulièrement de l'accueil et du placement des apprentis.

La transmission est en effet la clé de voûte de la vie collective du compagnon, qui signifie étymologiquement « celui avec qui on partage son pain »... mais aussi et avant tout son savoir. Et Christophe Lalla, en bon « singe » (l'employeur, dans le langage compagnonnique) ne faillit pas à son engagement. L'Atelier78 voit ainsi défiler de nombreux « lapins » (les aspirants compagnons).

« L'homme pense parce qu'il a une main »

A 44 ans, notre Compagnon Fini a certes troqué le largeot - ce pantalon de travail ample et très solide, en moleskine ou à grosses cotes de velours, pour un costume de *business man*. Il est certes habitué à négocier des chantiers somptueux avec les grandes familles du CAC 40, un cheik à Oman ou la jet-set de Moscou à Taïwan, en passant par New York. Mais il n'oublie jamais sa famille et ses racines compagnonniques, moins cinquanties. Il n'est jamais bien loin d'un établi... « *Dans l'entreprise, l'atelier de production est juste à côté de mon bureau, donc j'ai toujours ces odeurs, ces bruits, je sens vivre l'atelier et je peux être au contact de la matière. Mais j'ai découvert des satisfactions différentes qui me nourrissent tout autant. Elles sont plus intellectuelles. Ça m'amuse beaucoup d'avoir à mettre en musique une opération, les relations commerciales avec le client et le décorateur. Notre métier est certes manuel, mais sans connexion entre la main et l'esprit, on n'y arriverait pas !* »



© L'Atelier 78

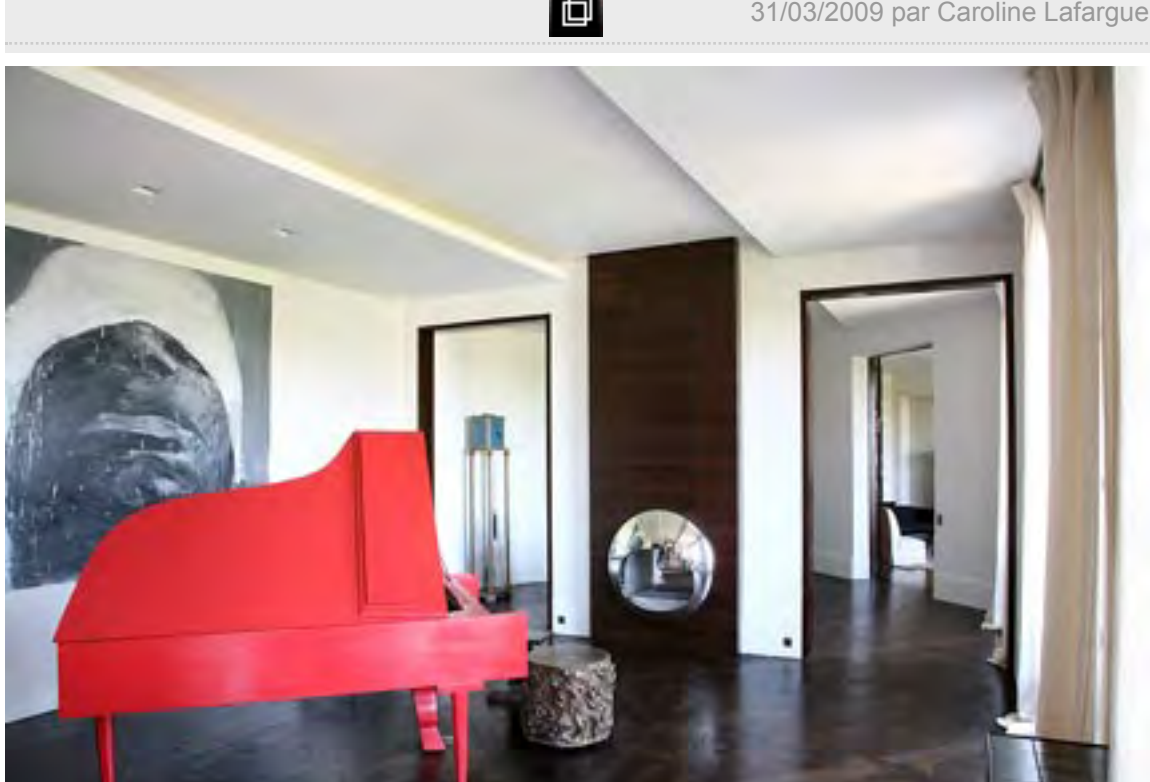
Mais attention, la main a toujours le dernier mot. « *Car c'est bien la main qui va par exemple corriger une imperfection, c'est le petit détail tout à la fin au moment de mettre la dernière couche de finition, ce petit coup de main qui fait la différence, du coup ça contente l'esprit* », rappelle Christophe Le Tahitien. C'est ce qu'affirmait le philosophe présocratique Anaxagore : « L'homme pense parce qu'il a une main. » La leçon vaut toujours.

Ecouter Christophe Le Tahitien

De l'établi aux négociations commerciales



31/03/2009 par Caroline Lafargue



© L'Atelier 78



h1>archive archive archive archive

华语 / languages



h2>Savoir-faire

h3>Le second souffle des boules de Noël

par **Caroline Lafargue**

Article publié le 11/12/2008 Dernière mise à jour le 29/12/2008 à 11:09 TU



Coulée d'une boule de Noël dans les ateliers de Meisenthal.
(Photo : J.C. Kanny/ CDT Moselle)

C'est dans une vallée, en plein cœur de la forêt vosgienne, aux confins de la Lorraine et de l'Alsace, dans l'est de la France, que se trouve Meisenthal. Ce petit bourg dont le nom signifie « la vallée des mésanges » en allemand, abrite le Centre international de l'Art verrier où des designers et plasticiens venus de toute l'Europe réinventent la tradition des boules décoratives de Noël en verre.

Imprimer l'article

Envoyer l'article

Réagir à l'article

Autour des fours du CIAV, le Britannique Jasper Morrison, le Tchèque Borek Sipek, les Milanais Enzo Mari et Italo Zuffi, Michel Paysant, Françoise Petrovitch et bien d'autres encore, en compagnie des maîtres verriers, négocient avec la matière en fusion. De leurs conciliabules sont nés, en dix ans, une vingtaine de modèles. Des boules de Noël aux courbes affolantes, qui sont devenues de vraies stars : la Lili et sa taille de guêpe, la Diva, organique, fluide et ondulante, la Divine, en forme de grenade... Cette année, la vedette, c'est la Tilt, signée Philippe Riehling. Ce designer strasbourgeois « éco- logique » rend ainsi un hommage anticipé à l'ampoule à incandescence, vouée à la disparition pour préserver l'environnement.



La boule de Noël contemporaine Diva.
(Photo : Frédéric Goetz)

D'autres boules de Noël sont le résultat du détournement d'objets courants : Fabrice Domercq a ainsi créé sa Toupie. « *Chaque boule a une histoire. Jasper Morrisson, fanatique de la boule, grand joueur de pétanque, a tout naturellement créé la Triplette, 3 boules argentées en hommage à son sport favori. Andreas Brandolini s'est intéressé aux rythmes musicaux et a créé l'Octave, il a repris un moule ancien, et avec des rajouts il l'a déformé, lui a donné une autre fonction. Ça, c'est typiquement le travail du CIAV.* », explique Bernard Petry. Sculpteur natif de Goetzenbruck et responsable artistique du CIAV, il aime se présenter comme celui qui relie le cerveau fertile des plasticiens et designers, à la main savante des verriers.

h3>Bernard Pétry

Créations contemporaines



11/12/2008 par Caroline Lafargue

Née de l’imagination des verriers optiques

Ces explorations contemporaines autour de la boule de Noël perpétuent la tradition séculaire des « bousillés », ces essais effectués par les verriers pendant leurs pauses. *« C’est peut-être durant l’une de ces séances qu’est née la boule de Noël, en 1858 »*, suggère Bernard Petry. Car avant d’être une aventure de création contemporaine, la boule de Noël fut une aventure industrielle. Au XIXe siècle, dotée en abondance de sable, le composant principal du verre à 98%, et de bois pour chauffer les fours, toute la région des Vosges du Nord vit du verre et du cristal : Meisenthal a sa gobeleterie, Saint-Louis, sa cristallerie, et le village voisin, Goetzenbruck, sa verrerie optique. *« Au départ, pour faire du verre optique arrondi, il fallait souffler de grosses boules de 80cm de diamètre, que l’on cassait, et ensuite à l’intérieur de ces débris, on sciait en fonction de leur section du verre à lunettes et à montres »*, explique Bernard Petry. La boule de Noël est donc née de l’imagination des verriers optiques.



Création d'une boule Tilt.
(Photo : Olivia Schmitt)

Officiellement bien sûr, comme toutes les histoires de terroir, la boule a sa légende locale. *« Il y avait la tradition du sapin de Noël, on y accrochait des pains d’épices et des fruits, et visiblement il n’y avait pas de fruits cette année-là, c’était une grande année de sécheresse, alors les verriers ont décidé de remplacer toute la décoration du sapin par des boules »*, raconte Bernard Petry. L’histoire ne dit pas si la boule est une invention nord-vosgienne ou si d’autres maîtres verriers, en Bohême, en Bavière ou en Italie, eurent la même idée.

Bernard Pétry
Origine des boules de Noël



11/12/2008 par Caroline Lafargue

Une carrière internationale

En tout cas, la découverte fortuite de cette sphère lumineuse fut le point de départ d’un âge d’or industriel. A Goetzenbruck, de 1870 à 1950, les verriers soufflèrent plusieurs centaines de milliers de boules par an. Des minuscules (6 cm de diamètre), des petites, des moyennes, des grandes (jusqu’à 1,20 m de diamètre). Les verriers versaient une solution liquide à base d’argent dans la boule une fois soufflée. Ces boules- miroirs eurent un succès mondial (200 000 boules exportées dans les années 50). Elles vinrent orner des temples en Inde, servirent au repérage la nuit des filets des pêcheurs au Maghreb, ornèrent les enseignes lumineuses dans le Paris des années 1920/1930.

Bernard Pétry
L'aventure industrielle de la boule de Noël



11/12/2008 par Caroline Lafargue

Elles furent détrônées dans les années 60 par l’arrivée en force du plastique et la concurrence internationale. En 1964, on souffla la dernière boule à Goetzenbruck, même si l’activité optique se poursuivit jusqu’en 2005, date à laquelle les machines de l’usine furent délocalisées au Mexique. Les verreries voisines connurent le même destin : celle de Meisenthal ferma ses portes en 1969, la cristallerie de Lemberg en 1998. Tout ce pays du verre et du cristal fut frappé de plein fouet par le déclin industriel.

Un savoir- faire sauvé in extremis

L’histoire ne se termine pas pour autant sur la triste création d’un écomusée.... Ce n’est pas pour rien que les habitants de Meisenthal sont surnommés « les attrapeurs de lune » ! En 1996, Bernard Petry, sèche ses larmes de verre et part décrocher la lune. Il se lance dans une archéologie vivante, en allant rechercher in extremis les deux ultimes dépositaires – octogénaires - de la mémoire verrière de la région : Ervin Burgun, le seul à savoir encore souffler des boules de Noël, à la retraite depuis 1975, et Raymond Helmer, le dernier à connaître le secret de composition de l’argenterie.

Bernard Petry

Sauvetage du savoir-faire des souffleurs



11/12/2008 par Caroline Lafargue

Avec eux, Bernard Petry organise des séances de transmission au CIAV. Les deux anciens confient leur main savante et leur souffle à de jeunes verriers. Car la boule de Noël est soufflée en libre, c’est-à-dire sans moule. Les maîtres verriers ont des gestes d’une précision époustouflante pour produire en 5 minutes une boule parfaitement ronde. *« Il faut commencer par faire un cueillage, c’est-à-dire prélever avec la canne à souffler le verre en fusion dans un four à 1150 degrés, arrondir le verre avec une mailloche, souffler suffisamment fort pour percer le verre, et ce n’est pas soufflé dans un moule, on travaille à l’oeil »*, explique Jean-Marc Schilt, souffleur de verre au CIAV. Il fait partie des quelques privilégiés qui ont assisté aux séances de transmission d’Ervin et Raymond.

Jean Marc Schilt

Comment faire une boule de Noël



11/12/2008 par Caroline Lafargue

De 35 boules en 1996, les sept souffleurs du CIAV en produisent aujourd’hui 20 000 par an. Sans avoir recréé une industrie, le CIAV a remis en route un artisanat artistique incontestablement réussi, où la tradition du geste est sublimée par la créativité contemporaine. A la fois lieu de formation- avec une bibliothèque du verre qui compte 2000 ouvrages, de mémoire – avec son musée et sa moulothèque (1500 formes de boules traditionnelles en bois et en fonte), et de création, le Centre international Verrier de Meisenthal a su redevenir une référence. Pour les professionnels, mais aussi pour le grand public : chaque année, et surtout à l’approche de Noël, 35 000 visiteurs passent par Meisenthal pour admirer les boules, observer leurs reflets et... les emporter.



Le site du Ciav.
(Photo : Olivia Schmitt)

« Cleverman » invente le super-héros aborigène

monde



La chaîne publique australienne ABC frappe un grand coup avec cette série, qui a été acclamée à la dernière Berlinale. « Cleverman » mêle la science-fiction au Temps du Rêve, avec une touche de film d'horreur, et des acteurs qui jouent dans une langue aborigène.

Caroline Lafargue ABC Radio Australia pour NC1ère • Publié le 10 juillet 2016 à 16h30

La première saison de "Cleverman" est diffusée en prime time sur ABC depuis début juin. Cette co-production avec le studio américain Sundance, en collaboration avec Weta Workshop, le studio néo-zélandais auteur des effets spéciaux du "Seigneur des anneaux", est un OVNI télévisuel. 80% du casting est composé d'acteurs aborigènes, et les Poilus parlent Gumbaynggirr, une langue indigène de la Nouvelle-Galles du Sud, qui avait quasiment disparu. Mais une poignée d'anciens ont réussi à la sauver.



Une série futuriste sur la crise d'identité, le racisme et même la rétention des demandeurs d'asile...

L'action se passe dans une ville australienne, dans un futur assez proche. La société est composée de deux groupes: les humains (Blancs et Aborigènes), et les Poilus, des créatures couvertes d'une toison touffue et animées d'une force surhumaine. Pourtant, ils sont considérés comme des sous-hommes, et enfermés dans « la zone », car ils sont jugés dangereux.

« Les Poilus apparaissent dans les récits de beaucoup de peuples aborigènes, souligne Ryan Griffen, le créateur de la série, lui-même Aborigène du peuple Gamilaraay, en Nouvelle-Galles du Sud. Et chaque peuple a une version différente. Dans certains peuples, les Poilus sont décrits comme des forts, effrayants, des voleurs d'enfants, mais parfois les poilus sont sympathiques. Nous les scénaristes de la série, on voulait inventer une créature qui représente l'Autre. Donc on s'est inspirés des Poilus décrits par les 4 peuples aborigènes qui nous ont donné la permission de revisiter leurs mythes. »

Plusieurs commentateurs australiens voient dans le ghetto des Poilus une référence très claire à la politique de l'immigration de l'Australie, qui consiste à placer les demandeurs d'asile en rétention – mais aucun n'y voit une référence au placement des Aborigènes dans des réserves.

Ryan Griffen: « J'ai créé un super-héros aborigène auquel mon fils puisse s'identifier »

Koen, un jeune barman aborigène, arrondit ses fins de mois en offrant aux Poilus des logements clandestins en dehors de la zone, puis en les dénonçant aux autorités, qui lui versent une récompense. Dans ce monde du futur, il y a un représentant du passé: le Cleverman. Au début de la série, c'est l'oncle de Koen, Uncle Jimmy, qui est doté des pouvoirs surnaturels du Cleverman.

Comme pour les poilus, Ryan Griffen s'est directement inspiré des récits aborigènes: « Le Cleverman a un rôle spirituel très élevé dans beaucoup de peuples aborigènes. En quelque sorte, il est l'intermédiaire entre le Temps du Rêve et la réalité, donc c'est un homme d'une très grande spiritualité, je le décris souvent comme le Pape du Temps du Rêve, c'est quelqu'un qui est choisi pour devenir le sage d'un peuple. Beaucoup de peuples aborigènes ont un Cleverman, mais les histoires sont un peu différentes d'un peuple à l'autre. »

Dès le premier épisode, Uncle Jimmy, épuisé par sa mission de Cleverman, se laisse dévorer le cœur par le Namorrodor, un monstre sorti tout droit de la mythologie d'un peuple aborigène du Territoire du Nord. Petit à petit, Koen découvre qu'il a hérité des supers pouvoirs d'Uncle Jimmy. Koen le Cleverman semble être le seul rempart contre le Namorrodor, qui dévore d'autres victimes. Ces crimes sont attribués aux Poilus. « J'ai eu l'idée de cette série parce que je voulais créer un super-héros aborigène auquel mon fils puisse s'identifier et qui lui donne de la force », explique Ryan Griffen.



Des policiers arrêtent Djukara (joué par Tysan Towney), un Poilu qui est sorti clandestinement de « la zone ».

Rivalité entre deux frères aborigènes: l'un habité par sa culture, l'autre coupé de ses origines

Koen sera donc le nouveau Cleverman, un rôle dont il ne veut pas, mais que son demi-frère, Waruu, avait toujours rêvé d'endosser. « Waruu est enfermé en vase clos dans sa culture, et Koen, qui s'est éloigné de sa culture, il ne ressent pas de lien avec sa culture. Et ce personnage reflète ma propre vie, comment j'ai finalement compris mon héritage aborigène, et comment je le transmets à mon fils, raconte Ryan Griffen. Ces 2 frères si différents me permettent de montrer la mauvaise et la bonne façon d'être en lien avec sa propre culture. Dans notre série, les pouvoirs du Cleverman augmentent au fur et à mesure qu'il se rapproche de sa culture et comprend le Temps du Rêve. C'est un récit d'initiation et aussi l'histoire de la recherche de son identité. »

Vous ne comprenez pas tout à « Cleverman »? C'est normal... et ce n'est pas grave

"Cleverman" est une série haletante mais fort complexe. La narration n'est pas traditionnelle. L'histoire commence 6 mois après l'arrivée des poilus. On apprend par ailleurs qu'ils sont en Australie depuis 80 000 ans, donc qu'ils sont arrivés bien avant les Aborigènes, mais on ne sait pas pourquoi, tout à coup, ils posent un problème à la société.

Ryan Griffen, sur les raisons de cette ellipse: « C'est un point qui est très controversé. Il y a une raison culturelle à cela: quand nos vieux nous disent "ne va pas sur cette colline, elle est habitée par les Poilus", comme on respecte nos vieux, on écoute l'histoire et on ne pose pas de question. On nous dit que les Poilus ont toujours vécu sur cette colline, bon ben c'est un fait accompli. Ça devient compliqué quand il s'agit de transposer ces histoires à l'écran, parce que les téléspectateurs veulent savoir d'où viennent ces créatures. » La série a beau être exigeante, elle est aussi divertissante et bourrée d'action. C'est un succès. ABC et Sundance ont confirmé qu'une deuxième saison serait produite.

Les Outre-mer en continu



Accéder au live >

À la une



économie • Province Nord : 35,2 milliards pour le budget primitif 2021



économie • Le budget primitif 2021 de la province Sud en baisse de 8% comparé à 2020



société • Baccalauréat : 2430 lycéens reçus au premier tour

Voir plus d'info >

Thématiques associées

australie

monde

Payez en 4X

Par achat Paypal

🏠 / Hebdo

AUSTRALIE

Le coming-out très mercantile du nageur australien Ian Thorpe



Publié le : 25/07/2014 - 14:42



Ian Thorpe à l'entraînement à Sydney en 2011 alors qu'il tentait de revenir pour les JO de Londres en 2012. AFP/Files/Greg Wood

Texte par : Caroline Lafargue

🕒 4 mn

Star de la natation mondiale au début des années 2000, Ian Thorpe, 31 ans, a révélé son homosexualité le 13 juillet dans une émission télévisée. Le quintuple champion olympique de natation, dit « La Thorpille », a ainsi mis fin à 15 années de rumeurs et de harcèlement médiatique.

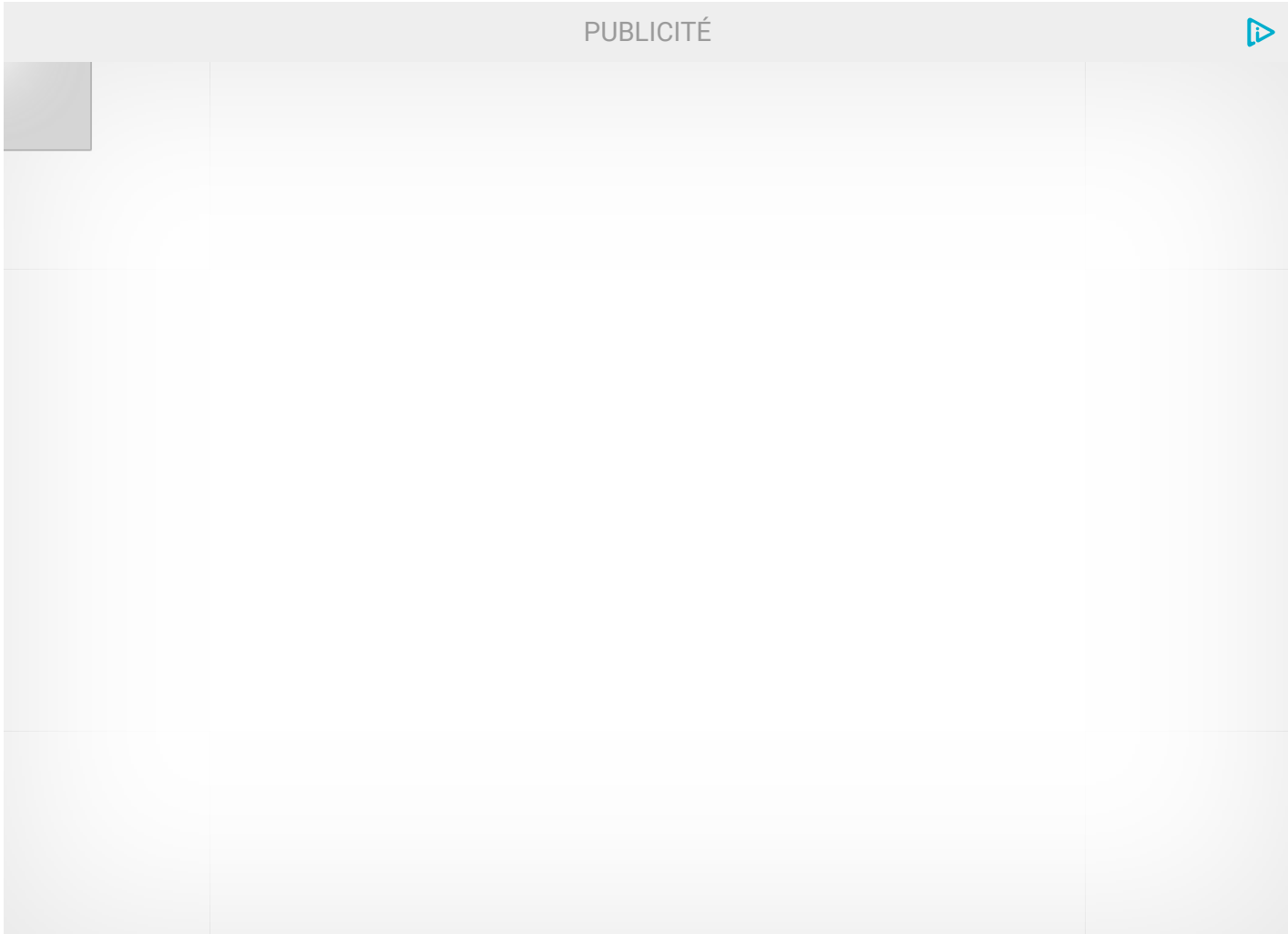
Avec notre correspondante à Johannesburg,

La révélation de Ian Thorpe est tout sauf une surprise. La rumeur de son homosexualité court depuis quinze ans. Les commentateurs faisaient des gorges chaudes sur son activité de mannequin pour Armani, et de créateur de colliers de perle, considérant que c'était la preuve de son homosexualité. Aujourd'hui, globalement les Australiens saluent son courage, particulièrement les associations gaies et lesbiennes, mais aussi l'équipe nationale de natation qui se prépare à la veille des Jeux du Commonwealth. Et tous affirment que le coming-out de Ian Thorpe va sauver des adolescents qui ne savaient pas comment assumer leur homosexualité. C'est d'ailleurs l'objectif affiché par le nageur.



Peur d'être lâché par ses sponsors

Quand on parle de la difficulté d'assumer son homosexualité, Ian Thorpe sait de quoi il s'agit. Il a tenté de le faire, mais la société n'était pas prête. **Le champion**, âgé de 31 ans, avait envisagé de faire son coming-out avant les Jeux Olympiques de Sydney, en 2000. Son agent a organisé un entretien téléphonique avec **Mark Tewsbury**. Ce nageur canadien, lui aussi médaillé olympique, a perdu un contrat juteux après avoir révélé qu'il était gay, en 1998. Du coup, Ian Thorpe, a reculé, par peur d'être lâché par ses sponsors et de perdre ses contrats de publicité. Mais également par peur de la réaction de sa famille et de son entourage. « *J'ai honte de ne pas avoir révélé mon homosexualité plus tôt, mais je ne savais pas si l'Australie était prête à avoir un champion gay* », a déclaré Ian Thorpe. En 2011, dans sa propre autobiographie, « This is Me », le nageur écrivait encore qu'il « *aimait les femmes et voulait des enfants* ».



Problème d'argent

Si Ian Thorpe admet aujourd'hui qu'il est gay, après l'avoir nié obstinément pendant quinze ans, c'est pour des raisons d'argent. En 2000, le nageur aurait pris un risque financier majeur s'il avait révélé qu'il aimait les hommes. En 2014, c'est le contraire : Ian Thorpe a touché 380 000 euros pour faire son coming-out sur Channel 10. Cela fait grincer quelques dents, en particulier celles du journaliste sportif Andrew Webster, lui-même homosexuel. Il regrette l'aspect mercantile du coming-out.

Besoin de redorer son image

Outre l'aspect financier, Ian Thorpe doit redorer son image. Ces derniers mois, la légende de la natation mondiale s'est surtout illustrée par **sa descente aux enfers**. En février, le nageur a été arrêté par la police dans une banlieue de Sydney alors qu'il tentait de forcer la porte de la voiture d'un voisin. Ian Thorpe était ivre et sous l'effet de médicaments antalgiques. La police l'a envoyé en clinique de désintoxication. Cette fois, il est enfin redevenu une icône et un exemple grâce à son coming-out. Comme quoi la société australienne a fait du chemin depuis quinze ans.

AUSTRALIE

NATATION

Haltérophilie: le Samoa pourrait recevoir sa toute 1ère médaille olympique, avec 8 ans de retard

jeux olympiques



Ele Opeloge est arrivée 4ème aux J.O. de Pékin, dans la catégorie des plus de 75 kilos. Si le tribunal arbitral du sport confirme la condamnation des haltérophiles dopées, la Samoane grimperait alors sur le podium, avec 8 ans de retard. • ©GNS Susie

f

t

Opération muscles propres dans le monde de l'haltérophilie: 15 athlètes qui ont soulevé de la fonte aux J.O. de Pékin et de Londres sont convaincus de dopage. Conséquence: la Samoane Ele Opeloge pourrait recevoir la médaille d'argent de Pékin dans la catégorie des plus de 75 kilos.

Caroline Lafargue ABC Radio Australie / publié par Yvan Avril • Publié le 29 août 2016 à 14h56

Ce sport est souvent secoué par des scandales de dopage et Tamas Ajan, le président de la Fédération internationale ambitionne d'avoir des JO avec des athletes 100% propres à Tokyo en 2020.

En juin dernier, la fédération a donc adopté une résolution-choc: tout pays qui récolte 3 tests positifs ou plus, est suspendu de toutes les compétitions pendant un an. Dans la foulée, les échantillons des haltérophiles qui ont participé aux J.O. de Pékin en 2008, puis de Londres en 2012, ont été ré-analysés.

Verdict: 15 sportifs ont été contrôlés positifs, et suspendus provisoirement par le comité olympique international. Parmi eux figurent l'Ukrainienne Olha Korobka, et la Kazakhe Mariya Grabovetskaya, respectivement médaillées d'argent et de bronze à Pékin, dans la catégorie des plus de 75 kilos. Juste derrière elles, il y avait la Samoane Ele Opeloge, arrivée 4ème au classement.

« **Ele Opeloge, notre haltérophile samoane, qui était arrivée quatrième va donc se retrouver deuxième et prendre la médaille d'argent. Mais nous attendons la confirmation officielle du comité olympique international,** précise Faamausili Taiva, le président du comité olympique samoan. **Nous savions que les efforts d'Ele seraient récompensés un jour, mais elle avait atteint le sommet de sa carrière et de sa forme en 2008-2010. Donc si elle reçoit une médaille d'argent, certes avec beaucoup de retard, cela reste une récompense méritée. Et le Samoa sera très fier si sa médaille est confirmée.** »

Les haltérophiles dopés peuvent encore faire appel, auprès du tribunal arbitral du sport, et cela pourrait prendre un mois. Mais si la cour approuve la décision du CIO, alors le Samoa recevrait la toute première médaille olympique de son histoire, et ce serait une vraie consolation pour la famille Opeloge, car la petite soeur d'Ele, Mary, est rentrée bredouille des derniers Jeux à Rio.

Les Outre-mer en continu



Accéder au live >

À la une

- économie • Province Nord : 35,2 milliards pour le budget primitif 2021
- économie • Le budget primitif 2021 de la province Sud en baisse de 8% comparé à 2020
- société • Baccalauréat : 2430 lycéens reçus au premier tour

Voir plus d'info >

Thématiques associées

- jeux olympiques
- sport
- océan pacifique
- monde